

alain m. bergeron

c'était un 8 août



C'était un 8 août

Du même auteur
Chez le même éditeur
Dans la même collection :

L'Arbre de Joie, roman, 1999. Prix Boomerang 2000. Réédition avec un CD 2008.

Zzzut ! roman, 2001. Prix Communication-Jeunesse 2001. Sélection pour la Bataille des livres (Suisse). Traduit en coréen et en anglais.

Mineurs et vaccinés, roman, 2002. 2^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2002. Traduit en coréen et en anglais.

Mon petit pou, roman, 2003. Finaliste Prix choix du public au Salon du livre de Trois-Rivières 2004. Finaliste au Prix Communication-Jeunesse 2004.

Un gardien averti en vaut trois, roman, 2004. Finaliste au Prix des abonnés des bibliothèques Mauricie et Centre-du-Québec 2006.

Le jour de l'araignée, roman, 2006.

La classe de neige, roman. Traduit en coréen, 2007.

Dominic en prison, roman, 2007. Prix d'illustration du Salon du livre de Trois-Rivières 2008, 4^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2009.

Ma soeur n'est pas un cadeau, roman, 2009. Traduit en anglais.

Ma petite amie, roman, 2010. Prix des libraires 2011

La m@lédition, roman, 2011

Alain M. Bergeron

C'était un 8 août



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 1999

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bergeron, Alain M.

C'était un 8 août

Collection Grafitti, 5

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 2-922225-30-5

I. Titre. II. Collection.

PS8553.E674C47 1999 jC843'.54 C99-940525-X

PS9553.E674C47 1999

PZ23.B47Ce

Illustration de la couverture :

Samuel Parent

Conception graphique de la couverture :

Andréa Joseph

Annie Penrec'h

Copyright © 1999

Alain M. Bergeron

et Soulières éditeur

ISBN 978-2-922225-30-3 (version papier)

ISBN 978-29607-197-5 (version EPUB)

ISBN 978-289607-198-2 (version PDF)

Tous droits réservés

À mon frère, Paul

Première partie

Le 8 août 1999

1

Le match de la vie

ASSIS AU PIED DE MON GRAND LIT, JE TERMINE MA LECTURE DU TEXTE SUR LA DEUXIÈME ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL EN MOINS D'UN AN.

Dans les écouteurs et dans mes oreilles, les Beatles chantent « She loves you » et les filles crient « Yeah! Yeah! Yeah! ». C'est le disque *The Beatles at the Hollywood Bowl*. Je prends ma guitare et gratte des accords approximatifs pour accompagner, tel un cinquième Beatle, John, Paul, George et Ringo; mais ce sont davantage les images défilant sur mon magnétoscope qui retiennent mon attention.

J'y vois un petit garçon de cinq ans, vêtu d'un uniforme de baseball. Il sourit à un homme, son père.

Ce dernier, d'une maigreur effroyable, porte une casquette. Tous ses vêtements paraissent trop grands. Comme si le tail-

leur s'était trompé de plusieurs pointures. Il parle à la caméra.

— Un premier match de balle, c'est mémorable dans la vie d'un enfant. David, je serai toujours avec toi.

Il me remet un petit trophée surmonté d'une balle.

— Tu vois la marque bleue sur la balle. Il y a longtemps, quand j'étais jeune, un joueur des Expos l'a frappée en coup de circuit et on me l'a donnée. C'est à mon tour de te la remettre. Tu penseras à moi quand tu la verras.

C'est ma première partie chez les minimimes, les six ans et moins. Je suis terrorisé à l'idée de jouer à la balle avec d'autres personnes que mon père. Il parvient à me calmer en me disant que les parents sont sur le terrain tout au long de la joute.

Personne ne lance. La balle est déposée sur une tige et les enfants s'élancent de toutes leurs forces, avec un bâton d'aluminium à peine plus petit qu'eux.

Je joue au poste d'arrêt-court. Mais moi, j'aimerais mieux lancer.

La première manche se passe bien : aucune balle n'est frappée en ma direction... Je me précipite vers le banc en courant. J'aurais dû y penser : mon père n'a pas été capable

de suivre le rythme. Je vais vers lui et lui prends la main; nous marchons ensemble tandis que l'autre équipe, à son tour, envahit le terrain.

Je suis le deuxième frappeur. Alexandre Cimon me précède au marbre. Il est le seul joueur des deux équipes à porter des lunettes. Par trois fois, il frappe dans le vide et tous les jeunes, sur le terrain, se moquent de lui.

— Mets tes yeux devant tes lunettes! crient-ils méchamment.

Je préfère garder le silence. Je suis trop gêné pour l'encourager.

À mon tour, je frappe la balle au-delà du monticule. Je cours jusqu'au premier but et je glisse. L'arbitre me déclare retiré. Je me relève en chassant la poussière de mon pantalon. Une main se pose doucement sur mon épaule.

— Bien essayé, mon homme, dit mon père en me souriant.

Il me serre contre lui et m'escorte jusqu'au banc.

— Salut les gars! crie ma mère, derrière la caméra.

Nous la saluons à notre tour, d'un coup de casquette.

C'est la dernière séquence sur la cassette vidéo : le crâne nu de mon père.

Le soir même, il était admis d'urgence à l'hôpital. Il est mort quelques heures plus tard des suites d'un cancer. À trente-trois ans.

Ma mère l'a accompagné dans l'ambulance. Elle m'a confié aux bons soins d'Élise, sa meilleure amie.

Je ne savais pas – ou je n'étais pas conscient – que mon père était gravement malade. Il avait obtenu une permission spéciale de son médecin afin de sortir de l'hôpital pour jouer au moins une fois à la balle, dans une partie, avec son fils unique.

C'est ma mère, Madeleine, qui me l'a appris à son retour de l'hôpital.

— Tu sais, papa n'a pas arrêté de parler de toi. Il était tellement fier de son David...



Ça fait huit ans aujourd'hui.

Comme en 1991, je serai encore sur un terrain de baseball, pour y disputer, cette fois-ci, un match de championnat.

Je suis lanceur maintenant. Dans mon ordinateur, j'ai monté un fichier de statistiques afin d'étudier les frappeurs les plus dangereux chez nos adversaires, les Orioles :

❑ MARTIN ROUX : frappeur droitier, 12 ans; cogneur de puissance avec quatre circuits; fort sur les changements de vitesse et les courbes; faible sur les tirs à l'extérieur.

❑ JOËL FOURNIER : frappeur gaucher, 13 ans; moyenne au bâton de plus de ,400. Un poison au marbre; fort sur les rapides à l'intérieur, faible sur les balles à effet.

J'ai ces données bien en mémoire.

❑ DAVID BERNARD : lanceur droitier, 13 ans; six victoires et deux revers; moyenne de points mérités de 3,45; invincible à ses quatre derniers départs.

J'apporte une correction :

❑ ... invincible à ses cinq derniers départs; il a conduit son équipe au championnat de la saison.

Satisfait, je cesse les opérations informatiques.

J'endosse mon uniforme de baseball. Je touche la balle du petit trophée, à l'endroit de la marque bleue, pour me porter chance. Je sors de ma chambre en vitesse et je bois un grand verre d'eau fraîche directement de la fontaine.

« Je serai toujours avec toi », disait mon père sur la cassette vidéo.

Merci quand même...

Je déteste tous les 8 août de la terre !

L'Illuminé

DE MA MAISON, SUR LA RUE DAGENAIS, ON DISTINGUE, PARMIS LES HAUTES BRANCHES FEUILLUES DES ARBRES, LES POTEAUX DE LUMIÈRE DU PARC LA JOIE. JE ME RENDS AU TERRAIN EN VÉLO.

Au coin de la rue, j'arrête quelques instants pour écouter le discours de l'Illuminé, devant sa demeure. Face à une dizaine de personnes, plus curieuses que fidèles, il parle d'éclipses et de fin du monde.

— Craignez l'éclipse. Le monde tire à sa fin. C'est le signe de l'Apocalypse. Dieu vous le dit : Repentez-vous! Craignez l'éclipse.

Théâtral, l'Illuminé s'agite sous sa barbe abondante et ses cheveux longs, poivre et sel.

L'Illuminé, c'est le nom que Christopher-Xavier-Joseph Jolibois – Chris pour les intimes – veut qu'on lui donne.

Chris Jolibois est de la même génération que mes parents, mais un tantinet, disons, plus excentrique... Ses parents sont morts dans un accident d'automobile vers la fin des années 70. L'âme fragile comme de la porcelaine, il ne s'en est jamais remis. Il a chaviré dans l'alcool et les drogues, a tout quitté pour se lancer dans la quête de la vérité absolue. À l'aube de la trentaine, à la limite de la folie, l'épave humaine qu'il était devenu s'est échouée dans une maison de désintoxication où, affirme-t-il, il a découvert Dieu.

Dangereux, Chris ? Non ! Malgré ses propos parfois incohérents, il attire ma sympathie. Car, par-dessus tout, l'Illuminé est seul au monde. Pas de parents. Pas d'amis.

Je le croise fréquemment puisque nous demeurons sur la même rue. À la mort de ses parents, Chris a hérité de la maison. C'est d'ailleurs un phénomène assez remarquable. Dans la rue Dagenais seulement, cinq des douze résidences abritent les mêmes familles depuis une trentaine d'années. Mes parents ont acheté la maison de mes grands-parents, Marie-Berthe et Albert Bernard.

L'Illuminé assiste régulièrement aux parties de baseball au terrain du parc La

Joie. Assis sur un banc, seul, il prend plaisir à engueuler l'arbitre au marbre et à intervenir directement dans la partie.

Cependant, il s'est fait plus discret cette année, depuis la première éclipse de soleil, à la mi-juin.

Terré chez lui, il tue le temps en attendant le début de l'éternité.

Il profite certainement de l'annonce de la deuxième éclipse pour prêcher.



Il est 14 heures 35 à ma montre lorsque je rejoins mes coéquipiers des Cardinaux sur le terrain. J'ai salué, au passage, ma mère qui joue au tennis avec sa grande amie, Élise Belhumeur. Le court de tennis est situé tout à côté du terrain de balle et de la piscine municipale.

Les joueurs s'échauffent en se lançant lentement la balle. Mon entraîneur discute, plus loin, avec des parents. Son nom est Karl Labrecque. Mais personne ne l'appelle ainsi; son surnom, c'est Midi moins quart. Il le doit à sa façon de tenir sa tête légèrement penchée de côté, vers la droite, un peu

comme les aiguilles d'une horloge. Je crois, pour ma part, que Midi moins cinq serait plus approprié.

Il est un personnage populaire dans le quartier, un peu boy-scout, toujours prêt à aider.

Midi moins quart est un fin connaisseur en baseball. Il a déjà joué contre mon père, dans ses jeunes années, ici même, sur ce terrain. Il était un très bon lanceur. C'est de lui que je tiens ma balle courbe, mon meilleur lancer.

Avec un peu de chance, il ne s'apercevra pas de mon retard. Je m'approche de mon receveur et capitaine, Audrey-Kim Carrier. Cette dernière, cheveux blonds au vent, m'adresse un clin d'œil davantage pour me rassurer que pour me séduire. Du moins, je le souhaite. L'heure n'est pas à la rigolade.

Mais c'est sans compter sur Jacques Leclair, dit La Trappe.

— T'es en retard, Bernard! dit-il d'une voix forte.

— La ferme, La Trappe! gronde Audrey-Kim, l'autorité suprême après l'entraîneur dans l'équipe.

— C'est vrai qu'il ne faut pas toucher à ton chouchou, réplique La Trappe.

A-t-il marqué un point ? Audrey-Kim devient soudainement muette et rabaisse son masque de receveur. Ses joues s'empourprent. A-t-elle chaud ?

Peu de joueurs s'attardent aux propos de La Trappe. Peu, sauf l'entraîneur Midi moins quart.

— Alors, David ? interroge-t-il en s'amenant au banc des joueurs.

— Je m'excuse, Midi moins quart, dis-je en maudissant La Trappe du regard.

— Fais-moi un tour de terrain en courant et qu'on n'en parle plus. C'est d'accord ? Leclair ? Tu accompagnes David.

— Pardon ? demande La Trappe.

— Tu m'as bien compris. Exécution ! Allez, hop !

Je suis déjà parti depuis quelques secondes.

— Jacques, si tu finis après lui, tu devras me faire un deuxième tour, prévient Midi moins quart.

La Trappe grogne quelque chose à propos d'un chouchou et démarre à toutes jambes pour me rejoindre. Subtilement, j'augmente le rythme.

— Jacques ! crie Midi moins quart. Mets ta langue dans ta bouche quand tu cours. Si tu tombes, tu peux te la couper.

En passant devant le banc des Orioles, une voix m'interpelle :

— Bernard, t'as besoin de surveiller tes oreilles au bâton !

Je continue mon chemin sans m'attarder aux menaces de Kevin Girouard, le lanceur des Orioles.

Nous avons déjà failli en venir aux coups, sur le terrain; je l'ai atteint, accidentellement bien sûr, à l'épaule, avec une rapide, lors de notre dernière rencontre. Depuis, Girouard crie vengeance. Il a la rancune tenace.

Alexandre Cimon poinçonne en retard lui aussi. Haletant, il essuie les verres de ses lunettes avec son gilet. Il a chaud. Il a dû courir jusqu'au terrain. Un mauvais plaisantin a crevé les pneus de sa bicyclette. C'est du moins ce qu'il raconte à l'entraîneur. Au même moment, La Trappe complète son deuxième tour.

— C'est bon, ça, Jacques. Maintenant, montre le chemin à notre ami Alexandre...

Au jeu !

L'ARBITRE DANIEL CARON SECOUE SON MASQUE POUR EN CHASSER LA POUSSIÈRE. **L**IL ATTACHE LA SANGLE ARRIÈRE DE SON PLASTRON PROTECTEUR.

La cinquantaine avancée, des rides plein le visage, il clame, à qui veut l'entendre, qu'il s'agit là du dernier match de sa carrière en tant qu'arbitre. Ce qui nous fait bien rigoler, parce qu'il tient ce discours depuis des lunes. Quand la saison tire à sa fin, au mois d'août, il veut toujours être le premier à partir.

— Au jeu ! Prise ! Retiré ! Dépêchez-vous, on annonce de la neige !!!

Huit mois plus tard, dès la fonte de la neige, il est le premier à sauter dans l'action.

— Au jeu ! Au jeu ! Vite, Noël s'en vient !

Le public, à ce match, est composé d'une vingtaine de spectateurs, parents et beaux-parents des joueurs, qui ont en main

autant de caméras vidéo. L'avantage avec ces histoires de familles reconstituées, c'est de mettre deux fois plus de monde dans les gradins.

Ma mère et son amie Élise, les joues rougies par le match de tennis, arrivent au moment où Daniel Caron crie :

— Au jeu !

Elles prennent place sur le banc le plus rapproché du nôtre.

— Pssst, Bernard. Ton Élise est arrivée, me chuchote La Trappe.

Je fais la sourde oreille. Midi moins quart nous adresse ses dernières directives. Nous sommes réunis près de l'abri. L'arbitre tape impatientement du pied au marbre, attendant toujours que notre équipe se rende sur le terrain. Le premier frappeur des Orioles exécute ses élans de pratique dans le cercle d'attente.

La Trappe fait une autre tentative.

— Bernard, c'est vrai que t'as déjà embrassé Élise ?

— Veux-tu embrasser mon poing, La Trappe ?

— Y'a un problème, les gars ? L'équipe serait sûrement intéressée à l'entendre, dit Midi moins quart en haussant la voix.

— Non... Je disais « merde » à notre lanceur pour la partie, dit La Trappe en soulevant les épaules comme pour plaider l'innocence.

L'innocent !

— C'est ça... Merde ! dis-je en bougonnant.

Nous prenons position sur le terrain.

J'aperçois du coin de l'œil Élise Belhumeur en grande conversation avec ma mère. Elle est mon professeure de sixième année à l'école André-Fortin, avant d'être l'épouse de notre entraîneur Midi moins quart. Mais j'aime à imaginer qu'elle ne vient ici que pour moi... Ah, si j'étais né à la fin des années 50, peut-être aurais-je eu ma chance !

Cette chère Élise. Ses grands yeux bruns chavirent bien des petits cœurs masculins, le mien en premier. D'un simple regard, elle illumine la vie de ses élèves.

Je peux facilement deviner quel est leur sujet de conversation.

Elles parlent de Martin, mon cousin, parti samedi dernier, une semaine avant la journée prévue. Il s'ennuyait à la maison. Est-ce ma faute s'il empiétait sur mon territoire, ma chambre, ma maison ? L'envahisseur a quitté et je ne m'en plains pas.

Elles discutent aussi de ma passion pour les Beatles. En fouillant dans un placard l'an dernier, j'ai trouvé la collection de disques des Beatles qui appartenait à mon père. J'ai demandé à ma mère de m'acheter une guitare et le livre d'accords des chansons des Beatles. Depuis, je passe presque tout mon temps libre dans ma chambre, à écouter les Beatles et à regarder les vidéos du groupe.

Bon, ça ne me rapproche pas trop des autres jeunes de mon âge qui préfèrent les groupes d'aujourd'hui sur cassettes et disques compacts, pas ceux d'il y a 35 ans, sur vinyle... Encore qu'Audrey-Kim Carrier ait manifesté un certain intérêt pour ce genre de musique.

Mais, au moins, je me sens plus près de mon père.

Tiens, en parlant de rapproché...

Le frappeur des Orioles, Kevin Girouard, mon bon ami, s'est écroulé sur le sol, atteint à l'épaule gauche par une balle que j'ai égarée en sa direction... Que je suis maladroit !

Son entraîneur s'amène rapidement au marbre pour s'enquérir de son état de santé.

— Kevin ?

Girouard grimace de douleur. Il se frotte exagérément l'épaule.

— Bernard a fait exprès. Il faut l'expulser, fait-il en se lamentant auprès de l'arbitre.

De son poste de receveur, Audrey-Kim proteste.

— T'avais le temps de t'enlever de la trajectoire de la balle; c'était un changement de vitesse. Tu ferais un bon acteur au cinéma, si tu n'étais pas si laid !

— Au cinéma ? Moi ? Veux-tu voir des étoiles, Carrier ? réplique Girouard en fermant les poings.

L'arbitre met fin aux hostilités.

— Suffit ! Kevin, tu files au premier but sans dire un mot. Audrey-Kim, reprends ta place.

— Il pourrait au moins recevoir un avertissement, gronde Girouard en trottinant vers le premier but.

Le masque dans la main, l'arbitre marche lentement jusqu'au monticule.

— Alors, David, on a des problèmes de contrôle, aujourd'hui ?

Je monte sur la plaque de caoutchouc pour être à la hauteur de la situation et de l'arbitre.

— J'ai laissé échapper une balle. Il pouvait l'éviter. Si j'avais voulu vraiment le viser, j'aurais utilisé une rapide, dis-je en évitant de sourire.

— Je n'aime pas ces histoires-là, dit Daniel Caron. Quand j'ai commencé à arbitrer, un jeune de ton âge a reçu une balle sur la tête et il a perdu conscience. Ce n'était pas trop joli à voir. D'ailleurs, c'est curieux, mais il te ressemblait...

Il semble fouiller dans sa mémoire, puis...

— Mais c'est loin, tout ça. On se dépêche, sinon l'éclipse risque de nous surprendre avant la fin du match.

Daniel Caron remet son masque en place et jette un coup d'œil rapide à sa montre. L'éclipse doit débiter dans 45 minutes : il est presque 15 heures 45 et la partie n'en est qu'au début de la troisième manche. C'est toujours 0-0.

Temps mort !

JE ME PRÉPARE À VISER KEVIN GIROUARD UNE AUTRE FOIS LORSQUE L'ILLUMINÉ SAUTE SUR LE JEU, ORDONNANT À L'ARBITRE UN TEMPS D'ARRÊT.

— Je dois vous parler à tous, dit-il.

Il s'approche du monticule, l'endroit le plus élevé sur le terrain. De sa tribune, il se prépare pour son sermon. À ses côtés, j'ai tout du servant de messe.

L'homme désigne un livre que je reconnais comme l'*Almanach des agriculteurs*.

— Il est écrit ici que des choses étranges se produiront lorsque le soleil se voilera pour une deuxième fois dans l'année précédant la fin du deuxième millénaire. Des cataclysmes frapperont la planète. Des tremblements de terre ravageront les continents. Des raz-de-marée gigantesques détruiront de nombreuses cités. Des gens disparaîtront. Des entités s'empareront de vos

âmes et posséderont vos corps. La famine et les épidémies s'abattront dans tous les coins du globe. Soyez vigilants et repentez-vous ! Craignez l'éclipse. C'est l'Apocalypse ! crie-t-il.

Le silence règne parmi la foule. L'arbitre s'avance vers l'individu.

— Monsieur Jolibois, vous devez partir, ordonne-t-il.

— Vous m'expulsez ? Moi, un homme de Dieu ?

— Vous n'avez rien à faire ici. Nous aimerions finir notre partie et notre saison avant Noël. Allez !

Pour toute réponse, l'Illuminé court jusqu'au marbre et s'empare du bâton du frappeur. Complice, je fais mine de lui lancer la balle. Lui, joue le jeu et il s'élançe dans le vide.

— Bonsoir, elle est partie ! hurle-t-il.

Il entreprend le tour des sentiers en commençant par le troisième but. Il glisse au marbre, soulevant un nuage de poussière. L'arbitre le déclare retiré, ce qui fait rigoler tout le monde.

L'Illuminé me pointe du doigt.

— David Bernard, méfie-toi de l'éclipse. Elle peut t'entraîner dans les ombres de ton imagination !

Mon sourire s'efface.

Sur ces mots, l'Illuminé grimpe la clôture arrière, retombe sur le sol, court une dizaine de mètres, franchit sans trop de difficulté une autre clôture pour se précipiter, sans plus de cérémonie, dans la piscine du parc.

— Au jeu ! crie l'arbitre pour la énième fois de l'après-midi.



Fin de la cinquième et dernière manche. L'Illuminé a disparu du décor. S'est-il noyé ? Il faudrait peut-être vérifier.

Nous perdons 3-2. C'est notre dernier tour au bâton. Il y a deux retraits. Deux joueurs sont sur les coussins, au deuxième et au troisième. Mon heure de gloire est arrivée. C'est à mon tour de frapper. J'ai l'issue du match entre les mains. Un coup sûr signifie la victoire et le championnat à mon équipe.

— On est derrière toi, David ! crie Élise Belhumeur, ce qui accroît ma motivation.

Je secoue la terre de mes crampons de plastique, serre le bâton d'aluminium et res-

pire profondément. Mon cœur bat un peu plus vite. L'adrénaline excite mon corps et mon esprit. Je suis prêt.

— Temps mort ! lance l'entraîneur adverse, le bras levé.

— Temps mort ! répète l'arbitre, les deux bras au ciel, en signe d'exaspération.

Une brève rencontre a lieu au monticule. Tous les joueurs d'avant-champ y participent. Je sais très bien ce qu'ils ont en tête : me donner un but sur balles intentionnel pour remplir les buts. Alexandre Cimon est le frappeur suivant.

C'est de bonne guerre... je suis le meilleur ! Ça ne fait pas le bonheur de Kevin Girouard. Il proteste assez fort :

— Mais je suis capable de le retirer sur trois prises quand je veux.

— Il a frappé deux coups sûrs contre toi cet après-midi. C'est suffisant ! rétorque son entraîneur sur le même ton.

Je l'avais dit. Que c'est plaisant d'être craint de cette façon.

Tel que prévu, les deux premières balles sont à l'extérieur du marbre. J'adopte une position plus détendue. Alexandre Cimon tremble dans le cercle d'attente; il essuie les verres de ses lunettes pour chasser la buée... et la nervosité. Derrière lui, dans les gradins,

ma mère et Élise, inquiètes, appréhendent la suite.

Je fixe mon adversaire qui met plus de temps à se concentrer. Au moment où il lance la balle, quelqu'un, dans les gradins, crie :

— L'éclipse commence !

Ce sont les dernières paroles que j'entends. La rapide de Kevin Girouard m'atteint au côté gauche de la tête, à la hauteur de la tempe. Malgré mon casque protecteur, l'impact est foudroyant et je sombre dans une obscurité totale.

Ma chute paraît sans fin.

Il est 16 heures 31 à la montre de Daniel Caron, le 8 août 1999.

Deuxième partie

Le 8 août 1971

À l'abri

POUR TOUT VOUS AVOUER, JE SAVAIS QUE LES RISQUES DE COLLISION ENTRE LE TIR DE KEVIN GIROUARD ET SA CIBLE, C'EST-À-DIRE MOI, AUGMENTAIENT AU FUR ET À MESURE QUE LA BALLE SE RAPPROCHAIT DE MA TÊTE.

J'ai voulu me laisser tomber sur le sol, mais mon corps, l'imbécile, a refusé de répondre aux ordres lancés par mon cerveau.

La séquence s'est déroulée au ralenti comme lors des reprises télévisées au baseball. La balle m'a frappé avec une puissance insoupçonnée. J'ai cru que ma tête allait exploser. Au bout de ce qui m'a paru plusieurs secondes, mon corps a touché lourdement le sol. C'est à ce moment que j'ai perdu conscience.



— Tassez-vous. Donnez-lui une chance de respirer, ordonne une voix masculine.

J'ouvre lentement les yeux. Un homme, aux larges favoris, est penché au-dessus de moi. Il porte un uniforme que je ne peux identifier.

— Ça va mieux, David ? me demande-t-il en m'aidant doucement à me remettre sur pied.

Puis, se tournant vers deux joueurs, il leur lance :

— Bergeron, Poliquin, ramenez-le au banc.

Derrière moi, j'entends l'arbitre se plaindre de l'incident à l'entraîneur adverse.

— C'est mon premier match derrière le marbre et le dernier. Que des enfants se visent à la tête, je ne peux pas supporter ça. Vous vous trouverez un autre arbitre la prochaine fois !

Je me laisse guider par les deux garçons jusqu'à l'abri des joueurs. Bergeron ? Poliquin ? Je ne les connais pas. Le premier a un nez digne d'un cadran solaire; le second a une face ronde comme une pleine lune, les cratères en moins.

En passant devant les gradins, je cherche des yeux ma mère et Élise. Quoi ? Elles ne sont plus sur le banc ?

Après m'être aspergé le visage d'eau, je m'essuie avec une serviette portant l'inscription « As ».

L'uniforme !

Je ris nerveusement. On m'a dirigé au mauvais banc. Midi moins quart doit se trouver de l'autre côté du terrain.

— Où est Midi moins quart ?

— Midi moins quart ? demande Bergeron

— Tu veux savoir l'heure ? dit Poliquin.

Bergeron s'adresse à un joueur qui se tient à l'écart, dans l'ombre de l'abri.

— Eh, Michel, tu ferais mieux de ramener ton cousin chez toi. Il n'a pas trop l'air dans son assiette. Il pense qu'il est midi moins quart.

Je dévisage celui que l'on appelle Michel, un garçon aux traits étrangement familiers, avec quelques taches de rousseur sur son nez fin. Physiquement nous sommes du même gabarit : assez petit et mince.

Il ne se préoccupe pas du tout de mon état, car le match a pris fin. Les joueurs de l'équipe adverse entourent leur lanceur pour célébrer leur victoire.

Michel m'entraîne par le bras.

— On rentre à la maison, David...

Marie-Berthe et Albert

MAIS, BON SANG, DAVID, QUE T'EST-IL ARRIVÉ ?

Assis sur une chaise, dans la cuisine, toujours sonné, j'entends la question de la dame de la maison, mais je ne peux lui répondre. Je ne sais pas ce qui est arrivé ni qui sont tous ces gens ni diable où je suis.

— Il a été frappé à la tête par la balle alors qu'il était au bâton, répond Michel.

La femme, d'une quarantaine d'années, s'essuie les mains sur son tablier à carreaux verts et blancs. Elle écrase sa cigarette dans un cendrier. Ses doigts jaunis effleurent le côté gauche de mon visage, ce qui me fait gémir. Elle humecte ensuite un linge qu'elle me tend pour réduire l'enflure.

Je ferme les yeux quelques instants. C'est un cauchemar. Il faut que je me réveille. Je vais ouvrir les yeux et ma mère sera devant moi.

Je sais : d'ordinaire, les gens qui baragouinent ce cliché sont TOUJOURS réveillés !

Alors, quand j'ouvre les yeux à mon tour, je constate que la dame n'a pas bronché. Elle lit l'inquiétude et le désarroi dans mon regard.

— Qu'est-ce qu'il y a David ? On dirait que tu as peur.

— Vous n'avez jamais si bien deviné, madame !

J'examine mon environnement. Cette modeste demeure est la copie de celle où j'habite, l'abri d'auto en moins. Et il n'y a pas d'arbres pour jeter une ombre rafraîchissante devant la maison.

Les meubles sont différents. De même que les fenêtres, de même que la couleur de la peinture et les motifs du papier peint sur les murs. De même que les visages...

Michel passe en vitesse devant moi.

— Ça va mieux, David ? me dit-il par politesse, sans attendre ma réponse.

— Où vas-tu, Michel ? demande sa mère.

— À bicyclette, répond Michel en fermant la porte.

— Le vélo ! J'ai laissé mon vélo au parc ! dis-je brusquement.

La femme se fait rassurante.

— Le petit Jolibois l'a ramené.

Ma détresse la touche. Elle me regarde avec compassion. Elle se penche et dépose un baiser léger sur ma joue.

— Je pense que ça te ferait du bien d'aller te reposer un peu, non ?

Bonne idée. Je pourrai remettre un peu d'ordre dans ma tête. Je me dirige vers la chambre du fond. J'ouvre la porte.

— Non, David. C'est celle de Michel. La tienne est juste ici.

Je referme la porte, sans poser de question. Si la dame le dit, elle doit sûrement avoir raison.

Dans la chambre de Michel, j'ai eu le temps d'apercevoir, accrochées au mur, au-dessus du lit, des affiches des Beatles.



Je retire mon uniforme des As pour revêtir un t-shirt et une paire de jeans. Je me couche sur le lit, les bras croisés sur la poitrine, fixant le plafond sans vraiment le voir.

Cette chambre est identique, en dimensions, à la chambre d'amis de ma maison.

Mon cousin Martin y a dormi pendant son court séjour chez moi.

Où peut bien se trouver ma mère ? Elle doit se ronger d'inquiétude à l'heure qu'il est. Ma gorge se noue pendant que j'appelle silencieusement à l'aide.

Quelqu'un frappe à la porte.

— Oui... Entrez.

Je m'assois du même coup sur le lit.

Un homme, moustachu, corpulent, entre dans la pièce. Cigarette au bec – cigarette dont il tire de grandes bouffées qui envahissent mon espace vital –, il prend la chaise du bureau et s'installe près du lit.

— Alors, David ? dit-il en m'examinant, l'air soucieux.

— Je suis encore un peu étourdi.

— Marie-Berthe m'a raconté ce qui est arrivé.

Marie-Berthe... Ce prénom ne m'était pas inconnu.

— Marie-Berthe ?

L'homme paraît surpris.

— Oui, bien sûr. Marie-Berthe, ma femme, ta tante.

— Ma tante ? dis-je encore plus surpris.

Puis, je me souviens des mots de Bergeron : « Eh, Michel, tu ferais mieux de ramener ton cousin chez toi ».

Enfin, quelque chose de logique. Je réfléchis : Marie-Berthe est la mère de Michel, qui est sensé être mon cousin. Donc, Marie-Berthe est ma tante.

— Je m'excuse, mais la force du coup a probablement affecté ma mémoire.

— Tu ne te rappelles plus rien ? s'étonne l'homme que je crois être le père de Michel, le mari de Marie-Berthe et... mon oncle.

Je lui fais un sourire embarrassé.

— C'est un peu ça, oui.

— Est-ce que tu sais mon nom au moins ?

Pas du tout. Je hausse les épaules. Autant y aller au hasard.

— Bien, je dirais Albert.

Albert, c'était le nom de mon grand-père. Marie-Berthe, c'était celui de ma grand-mère. L'un n'allait pas sans l'autre : Marie-Berthe et Albert. L'association m'est venue spontanément à l'esprit. Je n'ai pas connu mes grands-parents : ils sont décédés du cancer – oui, eux aussi; fichue de maladie ! – à quelques années d'intervalle : mon grand-père, un peu avant ma naissance, et ma grand-mère, alors que j'avais deux ans. Mais ma mère m'a beaucoup parlé d'eux.

L'homme sourit à ma réponse.

— Tu vois, tu t'en souviens !

Il ne me laisse pas le temps de me remettre de la surprise. Quoi, j'ai misé juste du premier coup ? Une moyenne de 1000 !

— Ton cousin se prénomme...

— Michel, dis-je machinalement.

Albert applaudit. Il est manifestement soulagé. Je n'ai aucun mérite pour celle-là.

— Ta mémoire fonctionne parfaitement.

— Mais j'aimerais savoir depuis quand je suis ici et pourquoi. Où est ma mère ?

Albert se redresse sur sa chaise. Il ne s'attendait pas à cette question.

— Bien, David, tu es arrivé ici ce matin.

— En auto ?

— Non, en train.

— En train ? Mais il n'y a pas de train dans cette ville, dis-je.

L'homme éclate de rire.

— C'est vrai que la balle de baseball est plus dure que ta tête, dit-il avec un sourire.

Je ne relève pas la remarque.

— Tes parents t'ont envoyé ici pour passer une semaine avec ton cousin Michel. Ils partaient en voyage. Une seconde lune de miel pour eux et des vacances pour toi avant de retourner à l'école.

— Mes parents ? Vous voulez dire ma mère, dis-je.

— Ta mère et ton père : Linda et Louis Bernard. Louis est mon frère.

Les données se bousculent dans ma tête. L'homme ne me laisse pas le temps de réfléchir. J'ose un dernier essai.

— Et l'éclipse...

— Quelle éclipse ? demande l'homme.

— Ben, l'éclipse de soleil, cet après-midi.

Albert Bernard ne sourit plus. Il met ses mains sur mes épaules et plonge son regard dans le mien.

— David, il n'y a pas eu d'éclipse aujourd'hui...

Ce n'est pas vrai ! Je dois halluciner. Je suis au bord de la panique.

Impuissant, aussi dépassé que moi, Albert se lève de sa chaise.

— Le souper sera prêt dans quelques minutes, dit-il, avant de sortir de la chambre, un journal enroulé dans la poche de son veston.

Le journal...

Le journal !

— Albert ! Euh, Monsieur ! Oncle ! dis-je avec excitation. Le journal de ce matin parlait de l'éclipse.

— Ah, je n'ai pas vu cela.

Il me tend le journal.

— Si tu peux trouver l'article sur l'éclipse et me le montrer. C'est l'édition d'aujourd'hui. Je vais aider ta tante à finir de préparer le repas.

Je m'empare du journal comme d'une bouée de sauvetage. Albert quitte la chambre et referme la porte.

Toujours assis sur le lit, je le feuillette. Quatre fois, d'un bout à l'autre. Ma rage et ma frustration augmentent de page en page.

Au bout de la quatrième fois, je lance le journal par terre. Les trois sections se dispersent sur le plancher de la chambre. Piteux, je m'empresse de les remettre en ordre.

Un titre attire mon attention dans la section sportive :

« Hunt établit un record des temps modernes »

L'homme photographié en première page porte un uniforme des Expos. Il grimace alors qu'il est atteint par un lancer.

Qui peut bien être Ron Hunt ?

Je lis les premières lignes de l'article, signé Richard Collier.

« Ron Hunt, le joueur de deuxième but, a établi un record des temps modernes, hier soir, en étant atteint pour une 32^e fois, éclipsant la marque de 31 qui existait depuis 1910. L'exploit

de Hunt est survenu dans une victoire de 4-3 des Expos de Montréal sur les Reds de Cincinnati. »

Ron Hunt. Pour les Expos ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Je consulte le sommaire : Coco Laboy. Rusty Staub. H.G. Wells. Bob Bailey. Ray Kinsella. Carl Morton. Marty McFly. D'où viennent tous ces types ? Où est Vladimir Guerrero ?

Au classement des équipes, je cherche Toronto. En vain. Les Expos sont en sixième et dernière place dans la division Est de la Ligue nationale, à 24 matches des Pirates de Pittsburgh.

Mais quel est ce journal ?

Je m'effondre sur la chaise qu'Albert Bernard occupait quelques instants auparavant.

Incrédule, je regarde la date.

« C'est l'édition d'aujourd'hui », dit la voix d'Albert dans ma tête.

C'est le journal du dimanche 8 août. Mais ce n'est pas le jour qui me trouble. C'est l'année.

Le dimanche 8 août 1971...

Vertiges d'outre-temps

JE DEMEURE DEMEURE MUET PENDANT TOUT LE REPAS. JE MANGE PEU, CROQUANT QUELQUES GRAINS D'UN ÉPI DE MAÏS. J'AI DES NAUSÉES; JE LES METS SUR LE COMPTE DE L'INCIDENT DE L'APRÈS-MIDI.

J'écoute silencieusement Marie-Berthe et Albert discuter de choses et d'autres. Et fumer... en série ! De vraies cheminées !

— La mission Apollo XV prend fin ce soir, à Houston. Tu sais que ça coûte les yeux de la tête d'envoyer des gens dans l'espace, dit Albert.

— Combien ? demande sa femme.

— Ils ont écrit 445 millions de dollars dans le journal. Mais faut en mettre plus, j'en suis certain. Ça doit dépasser le demi-milliard. Tout ça pour bondir comme des kangourous sur la lune et rapporter, dans leurs petites poches, des cailloux.

— Ça revient cher du caillou, remarque Marie-Berthe.

— Au fait, Michel, savais-tu que Vida Blue venait de remporter 20 victoires pour Oakland dans la Ligue américaine de baseball ?

Michel soulève à peine un sourcil. Arrivé tout juste deux minutes avant l'heure prévue du repas, il engloutit un sandwich aux tomates – des tomates de mon jardin, précise Marie-Berthe – et quatre épis. Puis, il salue ses parents et sort de la maison, aussi vite qu'il est venu, pour respirer l'air frais, sans doute.

Je prétexte cette fois un mal de tête et je retourne dans la chambre qu'on m'a désignée pour faire le point sur la situation.

J'ai l'impression que la soirée sera très longue.



Dans le noir, les aiguilles lumineuses de mon cadran indiquent 2 heures 07. Couché depuis plus de cinq heures, j'ai l'esprit trop alerte pour m'abandonner au sommeil.

J'allume la lumière, comme pour éclairer ma pensée et mes pas, tandis que j'arpente la chambre.

Si je me fie au journal d'aujourd'hui, tout concorde et je me trouverais, par je ne sais quel miracle, en 1971...

Je ne rêve pas. J'ai comme preuve supplémentaire l'ecchymose sur mon bras gauche. Un pincement, rien qu'un, mais un bon, a suffi à me convaincre.

Cet environnement est réel, il n'y a pas de doute. Et je touche le mur, mon lit, la chaise, le bureau.

Le miroir situé sur la commode me renvoie le reflet d'un jeune adolescent, vêtu seulement d'un short blanc.

— Le petit Jolibois, qui a rapporté le vélo, ce ne peut être que l'Illuminé dans sa jeunesse. Il doit demeurer encore chez ses parents... vivants.

La seule énumération de ces faits me fait frissonner.

Je me mordille l'ongle du pouce.

Hum !

J'éteins la lumière, la rallume... l'éteins de nouveau pour la rallumer l'instant d'après.

Tout ceci est vrai.

Je joins les mains. La conclusion se précise et cela me terrorise.

Cette maison, je l'habiterai dès ma naissance, en 1986. Pour l'instant, en 1971, j'aurais moins 15 ans... C'est dément !

La maison, donc, appartenait dans le passé à mes grands-parents.

Le cœur risque de me sortir de la poitrine, si je continue ! Je tente en vain d'en ralentir les battements. Autant essayer d'arrêter un éléphant en mouvement.

Mes grands-parents, Marie-Berthe et Albert Bernard ont vendu la maison au début des années 80 à leur fils unique, qui désirait demeurer dans son quartier natal.

Je suis pris de vertige.

Ce fils unique a pour prénom Michel...

Je ferme les yeux.

Ce fils unique, Michel, qui dort dans l'autre chambre...

Michel.

Mon père !

Un cousin en vacances

LUNDI MATIN, À 7 HEURES 30, TOUT LE MONDE EST ATTABLE : ALBERT EST ABSORBÉ PAR SON JOURNAL; MICHEL LIT L'ENDOS DE LA BOÎTE DE CÉRÉALES TINTIN; MARIE-BERTHE, ENTRE DEUX BOUFFÉES DE CIGARETTE, ME FAIT LA CONVERSATION, APRÈS UNE HORRIBLE QUINTE DE TOUX À LAQUELLE FAIT ÉCHO MON ONCLE.

Mes regards se reportent sans cesse sur mon cousin... et futur père, Michel.

J'ai dû me faire violence, au cours de la nuit, pour ne pas courir jusque dans sa chambre, me jeter dans ses bras et lui dire toute la vérité en pleurant.

Mais quelle vérité ? Qu'une balle de baseball sur la tête, pendant une éclipse de soleil, m'a entraîné dans un voyage dans le temps ? Que je viens du futur ? De l'année 1999 ? Que Marie-Berthe et Albert sont, en fait, mes grands-parents ? Que Michel aurait un fils un jour et qu'il l'appellerait David ?

Qu'un cancer l'emporterait au début de la trentaine ?

Cela paraîtrait farfelu. Personne ne me croirait. Par un extraordinaire jeu du destin, j'ai pu me retrouver dans le corps d'un jeune garçon de treize ans, répondant au nom de David Bernard, un cousin de Michel en vacances dans la région pour une semaine.

La seule chose certaine, et celle qui compte, c'est que j'ai la chance inouïe de côtoyer mon père alors qu'il n'est encore qu'un tout jeune adolescent.

Je devrai maîtriser davantage mes émotions. La vue de Michel au déjeuner m'a profondément troublé. Surtout qu'il s'est aperçu que je le dévisageais.

— Ben quoi ? Je ne suis pas à vendre ! m'a-t-il élégamment lancé.

De quoi me ramener sur le plancher des vaches assez vite.

Albert finit sa tasse de café.

— Qu'avez-vous au programme aujourd'hui, les gars ? demande-t-il.

Michel laisse sa boîte de céréales.

— Moi, je vais à la pêche. Et toi, David ?
Première prise.

Il est évident que Michel n'a pas l'intention de m'amener avec lui.

— Dis donc, Michel, David pourrait t'accompagner à la pêche, suggère Marie-Berthe.

— J'ai juste une canne à pêche, rétorque Michel qui n'a pas mordu à l'appât.

Deuxième prise.

— Michel..., dit Albert en haussant le ton.

— Papa... J'aime mieux y aller seul, j'attrape plus de poissons, gémit-il.

Je m'interpose.

— Non, laissez faire, oncle Albert. Je ne veux pas m'imposer. J'irai me promener en ville.

Troisième prise.

David Bernard retiré sur trois lancers.



Dans ma chambre, je fouille dans la commode et je trouve une paire de culottes courtes et un t-shirt blanc sans motif.

Je me rends dans la salle de bains pour me brosser les dents. Je vois le pèse-personne près de la laveuse et je monte dessus.

Je pousse alors un hurlement

Marie-Berthe entre précipitamment.

— Ch'est horrible..., dis-je, la bouche pleine de pâte dentifrice.

— Que se passe-t-il ? Parle ! dit Marie-Berthe.

Je retire ma brosse à dents avant d'annoncer la terrible nouvelle :

— J'ai engraisé... Je pèse 93 kilos !
Je me ravise... c'est des livres !



Les émotions, ça ne creuse pas que l'appétit, ça assoiffe. La gorge sèche, je cherche une fontaine, mais il n'y en a pas dans la cuisine.

— Tu veux quelque chose, David ? me demande Marie-Berthe.

— Je prendrais bien un verre d'eau.

— Le robinet est sous la fenêtre, se croit-elle obligée de dire.

— Et alors ?

Marie-Berthe se rend à l'évier et fait couler l'eau froide. Elle me verse un verre d'eau et me le tend.

Je me sens ridicule. J'aurais pu tout aussi bien me servir.

Je ne me souviens pas de la dernière fois où je me suis abreuvé directement au

robinet de la maison. L'eau, toujours fraîche, coulait normalement de la fontaine.

Je porte le verre à la hauteur de mes yeux pour vérifier la pureté de l'eau.

Je la goûte du bout des lèvres.

— Ce n'est pas du poison, David, dit Marie-Berthe, qui m'observe.

Je bois le verre d'un trait, sans grimacer. Je ne mourrai pas.

— Ah, ça fait du bien.

Marie-Berthe me remet une enveloppe.

— Tes parents te donnent de l'argent pour tes dépenses personnelles de la semaine, explique-t-elle.

Je sors de l'enveloppe un billet de 10 \$, un de 5 \$ et cinq de 1 \$. C'est la première fois de ma vie que je vois des billets de 1 \$. Je me garde bien d'en faire la remarque à ma tante.

— Si tu manques d'argent, tu n'auras qu'à m'en demander, propose Marie-Berthe.

Merci ! Comment pourrais-je passer une semaine avec 20 \$ seulement ?

Visiteur

JE ROULE, BIEN EN SELLE, SUR UN PETIT MONSTRE VERT À DEUX ROUES DONT LES ÉTRANGES POIGNÉES ARRIVENT À HAUTEUR DE MES ÉPAULES. Le siège paraît si long qu'il pourrait accueillir trois passagers à son bord. Cette bicyclette Mustang, puisque tel est son nom, appartient à Michel. Il circule maintenant sur son nouveau dix-vitesses Targa, bleu, qu'il a eu de ses parents, pour son treizième anniversaire de naissance. Le 12 juin.

Le Mustang n'a pas de vitesses et encore moins de freins à main. Il faut utiliser... les pédales.

Je m'attarde mentalement à mon Éclair, une bicyclette 18 vitesses de l'année, l'année 1999, bien sûr.

Vivement le progrès !

Au fil de ma balade, j'éprouve l'étrange impression de me promener dans une ville

étrangère. J'ai beaucoup de difficulté à identifier des points de repère.

Je découvre une gare, en plein centre-ville. Comme si elle était tombée du ciel la veille, avec les voies ferrées dont le tracé servira, dans l'avenir, de piste cyclable.

Plus loin, des quartiers entiers ont tout simplement disparu de la carte, au profit des champs et des forêts.

De centres commerciaux, il n'y a encore rien à l'horizon.

Et où sont passées les autos ? C'est le calme plat dans les rues.

Ma foi, cette autre époque a aussi ses avantages.



Dans l'après-midi, j'assiste à une partie de baseball mettant aux prises des équipes de catégorie moustique.

Confortablement assis sur mon vélo, j'ai le loisir de revoir et d'étudier ce terrain où, deux jours plus tôt, je jouais en compagnie de mes équipiers des Cardinals contre les Orioles.

L'abri des joueurs est au même endroit, en retrait du jeu. Les clôtures n'ont pas l'as-

pect chambranlant de 1999. Même observation pour les bancs des spectateurs. Presque du neuf ! Par contre, il n'y a pas de gradins aménagés derrière le marbre pour recevoir un plus grand nombre de personnes. Les familles reconstituées viendront sûrement plus tard.

La haie de cèdres qui entoure le parc pour les enfants ne dépasse pas un mètre de hauteur.

Le tronc des arbres situés de l'autre côté de la clôture, derrière le champ, est à peine plus gros qu'un bâton de baseball.

Dans une autre partie du parc, des jeunes jouent sur un terrain vacant, qui sera, un jour, le site du court de tennis.

J'ai soudainement la nostalgie de l'avenir... Je m'ennuie de ma chambre, de mes disques, de ma guitare, de mes livres, de ma mère. À défaut de mon royaume, je décide de rentrer à la maison, celle de 1971.



Au souper, j'essaie de lier conversation avec Michel, à propos de pêche ou de baseball. Ses réponses sont polies, mais brèves.

Me tolérer doit lui demander de grands efforts.

En regardant la télévision, le soir, j'ai une pensée pour Martin, mon cousin de 1999. Je suis en train de chausser ses espadrilles en 1971. C'est moi, maintenant, l'envahisseur.

Au petit écran, défilent des émissions qui me semblent d'un autre âge : « Sol et Gobelet » et « Claude Blanchard ». Bon sang, où est Musique Plus et ses émissions spéciales sur les Beatles ? Le Canal Famille et Radio Enfer ? Télétoon et les Simpson ?

Je passe sous silence l'absence du magnétoscope dans le salon, du Nintendo 64, du micro-ondes, de la télé-commande. Grande est ma surprise quand je constate que, pour changer de poste, il faut se lever et tourner un bouton de la télé ! Les gens de cette génération doivent être en forme !

Et toujours cette fumée de cigarettes qui emboucanne le salon...

Albert relit le journal.

— Tu vois, dit-il à Marie-Berthe, absorbée dans la résolution de ses mots mystères, leur voyage dans l'espace a failli mal tourner.

— Ah ? fait sa femme.

— Au moment de l'amerrissage dans l'océan Pacifique, l'un des trois parachutes

de freinage de la capsule s'est mis brusquement en vrille. Tu comprends ça, maman ?

— Oui, dit Marie-Berthe.

— Un demi-milliard de dollars et les parachutes ne sont même pas capables de s'ouvrir convenablement. Un peu plus et ils s'envolaient tous en fumée, lance Albert, dépité, écrasant du même coup sa cigarette.

— Ça revient cher du parachute, remarque Marie-Berthe.

Je ne peux réprimer un bâillement. Je n'ai que très peu dormi la veille et la tension de ce voyage temporel – puisque j'ai mentalement accepté le fait – m'a épuisé. Je prends congé de mon oncle et de ma tante et je me mets au lit. Je m'endors rapidement, d'un sommeil profond, dans la chambre d'amis.



Je suis entouré de jeunes portant l'uniforme des Cardinaux. Midi moins quart me soutient la tête.

— Il a ouvert les yeux, dit-il à ceux qui sont près de lui.

Je sens la main de mon entraîneur sous mon cou. Il fait sombre. Mais pas comme la nuit.

— *David ? David ?*

Je suis comme un funambule sur son fil. Je peux basculer à tout moment.

Je referme rapidement les yeux.

— *Non ! Pas tout de suite ! Donnez-moi du temps ! Du temps...*

Et je sombre à nouveau dans un gouffre.



— David... Réveille-toi, David.

C'est Marie-Berthe, assise sur le bord de mon lit. En 1971.

— Tu as fait un cauchemar, me dit-elle.

Sa présence me rassure. Ouf ! Il était moins une !

Marie-Berthe éteint la lumière. J'entends ses pas dans la cuisine. Dans le noir, son pied a dû frapper quelque chose, une chaise probablement. Un juron parvient à mes oreilles. Quoi ? Tante Marie-Berthe qui utilise de tels mots ?

Mais les souvenirs effacent mon sourire. Je sais que ce n'était pas un rêve : je suis retourné en 1999. Le temps, même en 1971, m'est compté.

Je ne suis qu'un visiteur.

Chris

GRÂCE À L'ENTRAÎNEUR, CHRISTIAN MICHAUD, L'HOMME AUX LARGES FAVORIS, ET À QUELQUES PARENTS; NOTRE ÉQUIPE, LES AS, SE REND À MONTRÉAL POUR ASSISTER À UN MATCH DE BASEBALL.

Le regard que m'a lancé tante Marie-Berthe quand je lui ai parlé du Stade olympique... Il était plutôt question du parc Jarry. Tant pis pour les Internationaux de tennis.

Michel continue de garder ses distances. Il monte avant moi dans le véhicule, pour s'asseoir avec Denis Bolduc, le lanceur de l'équipe, malgré les directives de sa mère. Il ne me regarde même pas lorsque je passe devant lui.

Il ne reste qu'une seule place libre, à l'arrière, près des toilettes, à côté d'un garçon que je ne connais pas.

— Je peux ?

Il me fait un bref signe de tête.

— Euh, je m'appelle David Bernard, je suis le cousin de Michel.

Il n'a eu aucune réaction. Puis, toujours en fixant la fenêtre, il se présente :

— Moi, c'est Chris...



Christopher-Xavier-Joseph Jolibois. L'Illuminé dans son adolescence... les cheveux très courts, pas de poils à son menton pointu. Avant qu'il n'ait l'esprit dérangé par les livres, comme Don Quichotte. Avant que la religion ne le fasse chavirer. Avant qu'il ne soit terrassé de douleur par la perte de ses parents.

— Je voulais te remercier d'avoir ramené ma bicyclette l'autre soir. C'est gentil de ta part.

— C'est rien, dit-il.

Silence.

Je tente d'en savoir un peu plus sur lui. J'ai toutes les peines du monde à lui arracher quelques mots.

Je fais une autre approche et lui demande s'il connaît le nom des autres joueurs.

— Non, je viens d'arriver, répond Chris.



Nous sommes dans les estrades populaires, loin, au champ gauche.

La plupart des jeunes ont apporté leur gant de baseball, espérant capter un précieux souvenir à la suite d'un coup de circuit dans notre direction. Je suis à nouveau en compagnie de Chris. Michel, lui, est assis devant moi.

Le parc Jarry est petit, mais chaleureux. J'aime l'ambiance. Il y a un peu plus de 12 000 spectateurs – et un gigueur ! – au match. Il paraît y en avoir plus, tellement le parc vibre de la présence et de la chaleur de cette foule.

Sur le terrain, les Expos l'ont emporté 5-1 sur les Giants de San Francisco. Il y a eu deux coups de circuit. Tous deux dans les estrades populaires.

La première balle, en troisième manche, frappée par Bob Bailey, s'est retrouvée à plusieurs rangées derrière l'équipe des As.

La deuxième, une flèche de Rusty Staub, a filé tout droit vers nous. J'ai sauté légèrement. J'ai senti la balle se loger durement dans mon gant. Elle est à moi.

Je l'ai montrée fièrement au groupe qui m'entourait. J'ai eu droit à des applaudissements.

— On fait la vague ? dis-je avant que tout le monde retrouve sa place.

J'ai été le seul à me lever, les bras en l'air. Chris a suivi mon mouvement, imitant mon geste. Les autres nous ont regardés avec ahurissement.

Chris et moi avons échangé un sourire gêné. J'ai tendu ma précieuse balle à Michel.

— C'est pour toi.

— Garde-la, David. C'est toi qui l'as attrapée, me dit-il.

— Non, Michel. C'est un cadeau.

— Un cadeau ? Pour quelle raison ?

— Euh... parce que tu m'as accueilli chez toi, c'est tout.

— C'est très gentil, dit Michel en acceptant la balle.

Je me suis rassis, content. Michel l'a montrée à son voisin, le lanceur Denis Bolduc.

— Eh, t'as vu ? La marque bleue du bâton y est encore...

— Elle ne risque pas de s'effacer un jour, lui dit Denis Bolduc.

Et je revois mentalement un petit trophée, le plus précieux de tous, dans la bibliothèque de ma chambre, en 1999, sur-

monté d'une balle avec une marque bleue. La balle que mon père m'avait donnée pour mon premier match de baseball.

J'enfouis mon visage dans mon gant pour cacher mes larmes.



Personne ne chante dans l'autobus du retour. Il est près de minuit. Nous sommes à la hauteur de Drummondville. Presque tout le monde dort.

Les jeunes doivent rêver qu'ils défendent les couleurs des Expos, qu'ils claquent des circuits à chaque présence, qu'ils lancent des matchs parfaits, qu'ils signent des autographes, qu'ils sont des idoles.

L'entraîneur parle encore de baseball avec le chauffeur. Comme au moment du départ. Eux, ils jouent les gérants d'estrade. Eux, ils rêvent éveillés...

Michel ne bouge pas; il dort comme les autres. Je ne lui ai plus parlé de la soirée. Je suis trop perturbé.

Chris est recroquevillé, à côté de moi. Il s'agite. Un cauchemar.

— Non, méfiez-vous, méfiez-vous. Vous ne pouvez pas m'expulser du match, raconte-t-il, d'une voix à peine audible.

Je tends l'oreille, prenant garde de ne pas le réveiller pour comprendre le reste.

— Méfiez-vous. Craignez l'éclipse !

Copains de voyage

C'EST INCROYABLE TOUT CE QUE L'ON A PU COMMANDER POUR DEUX DOLLARS, N'EST-CE PAS CHRIS ?

— Ça nous aurait coûté plus de six dollars chacun en temps normal, reprend Chris.

Nous nous empiffrons de hamburgers, de frites, que nous arrosons joyeusement de boisson gazeuse pour moi (pour le diète, on repassera plus tard) et de café noir sans sucre pour Chris. Fallait voir la tête de la serveuse quand il en a commandé.

Le restaurant a retrouvé son calme de l'après-dîner.

Quand j'ai entendu Chris parler d'éclipse, hier, dans l'autobus, je l'ai réveillé sans ménagement. Il a d'abord fait mine de ne pas comprendre. J'ai insisté, j'ai ouvert mon jeu, avec tous les risques que cela pouvait comporter. Et j'ai finalement lu, dans ses yeux, comme un grand soulagement. Chris était

tellement heureux de trouver, en 1971, un « voyageur » comme lui, qu'il ne pouvait plus dire un mot !

Je lui ai suggéré ce rendez-vous afin de pouvoir discuter en toute quiétude de notre situation.

— Tes vêtements sentent la cigarette, remarque Chris.

— Imagine mes poumons, dis-je en tousant exagérément.

Je parle le premier. Je raconte mon arrivée en 1971, mes premiers jours, mes déboires avec Michel.

Chris boit une dernière gorgée et pose le verre sur le plateau. Son tour est venu.

Il me ramène à la période qui a précédé l'éclipse, lorsqu'il a sauté dans la piscine. Le problème, c'est qu'il n'a jamais appris à nager. L'évidence l'a frappé une fois dans la partie la plus profonde de la piscine... Ses vêtements amples et la panique aidant, il a été entraîné au fond. Il a avalé un peu d'eau. Il a senti une main lui agripper le collet de son paletot. Et il a perdu conscience.

— Je me suis « réveillé » dans ma chambre, entouré de mes parents. Quand j'ai ouvert les yeux, ils m'ont embrassé tous les deux. J'ai senti leur chaleur, leur visage

contre le mien. J'aurais voulu être mort pour rester avec eux.

Chris s'arrête un moment. Sa voix a tremblé à ces dernières paroles.

— Excuse-moi, je reviens, dit-il.

Chris s'engouffre dans la salle de bains. Je me rends au comptoir pour commander un autre café noir et un cola. Nous en aurons besoin tous les deux pour poursuivre.

Je retourne à ma place. Chris me rejoint. Ses yeux sont rougis.

— Santé, dis-je en levant mon verre.

— Ça fait du bien, merci, dit Chris, en sirotant son café.

Il continue son récit.

— Ainsi, j'étais couché dans mon lit, le même lit que j'avais plus jeune, la même chambre, le même ameublement. C'était identique à mes souvenirs. J'ai longuement serré mes parents dans mes bras. J'avais peur qu'ils ne s'échappent, comme un rêve qui prend fin quand on se réveille. Je les ai lâchés quelque peu pour qu'ils puissent respirer.

Je souris à cette image.

— Après plusieurs questions, j'ai pu apprendre que j'avais eu une soudaine montée de fièvre après le souper et que je m'étais couché. C'est lors de cette période

que j'ai « envahi » mon corps de jeune adolescent pubère. Mes parents m'ont confirmé que nous étions à l'été 1971. Je ne pouvais pas comprendre ce qui m'arrivait. J'ai essayé tant bien que mal de m'adapter à mon nouvel environnement. Et puis, un jour, tu viens t'asseoir, tout bonnement, à côté de moi, dans l'autobus. Je t'ai immédiatement reconnu, car tu n'as pas changé en vingt-huit ans. Quel choc !

— Mais tu es venu porter mon vélo, le dimanche.

— C'était moi, mais ce n'était pas moi, répond Chris.

Pardon ? Je ne l'ai pas dit : c'était inscrit sur mon visage de jeune adolescent pubère...

— Je n'étais pas encore « arrivé ».

— Et par quel mystère avons-nous voyagé dans le temps ?, dis-je.

— En consultant un calendrier perpétuel, j'ai remarqué que les dates de 1971 et de 1999 coïncident, signale Chris, sans conviction.

— Ce n'est pas suffisant pour justifier un voyage dans le temps, dis-je.

— L'éclipse, la deuxième dans l'année, est peut-être la clé de cette énigme. On ne le saura jamais.

— L'éclipse, dis-je songeur.

— L'éclipse du temps, dit Chris tout aussi songeur. Je sens que ça se terminera à un moment ou à un autre.

Je lui rappelle le rêve de l'autre soir quand j'ai aperçu Midi moins quart près de moi.

— C'est un signe. Tu as effectué un bref retour en 1999.

— Et de quelle manière va-t-on retourner définitivement dans notre temps à nous ? Remarque que je ne suis pas pressé du tout !

— Le destin s'en chargera. Attendons les événements et profitons au maximum de notre chance, une chance merveilleuse, dit Chris, souriant. Moi, je peux revivre une petite partie de mon adolescence avec mes parents. Toi, tu peux vraiment connaître ton père, d'égal à égal.

— Mais il est complètement indifférent à mon égard.

— Tu veux que je te dise ? Le temps joue pour toi...

Première présence

JE SUIS DANS MA CHAMBRE EN TRAIN DE ME PRÉPARER POUR LE MATCH DE BASEBALL QUE LES AS DISPUTERONT DANS UNE TRENTAINE DE MINUTES, LORSQUE L'ON FRAPPE À MA PORTE.

— C'est Michel. Je peux entrer ?

Je me précipite pour lui ouvrir. Il a son gant en main, son uniforme sur le dos et ses espadrilles aux pieds.

— Si tu es prêt bientôt, je peux t'attendre. On se rendra au terrain ensemble, dit Michel.

Je suis bouche bée, l'air abruti.

— Alors ?

J'émerge de mon étonnement. Il faut comprendre : j'ai devant moi celui-là même qui m'évite depuis le 8 août 1971.

— Oui, juste le temps de m'habiller.

J'enfile en catastrophe mon gilet des As.

— Euh, David ? Tu as mis ton gilet à l'envers !

Mais ça l'est, justement, le monde à l'envers, Michel !



Nous laissons nos bicyclettes à la maison, préférant nous rendre à pied. Chris Jolibois, assis sur la galerie, chez ses parents, nous rejoint lorsque nous passons devant sa maison. Il me lance un clin d'œil complice.

Les joueurs des deux équipes sont déjà sur le terrain. Les As affrontent les Dodgers.

— Un match important. Avec une victoire, on conserve nos chances de finir en première position. Il reste une partie dimanche, contre les Pirates, nous explique Michel.

Je fais quelques exercices d'échauffement. Comme les autres joueurs – Michel est avec le lanceur, Denis Bolduc -, Chris et moi, nous nous lançons la balle.

Nous nous éloignons quelque peu du groupe pour parler en paix.

— Depuis quand joues-tu au baseball, Chris ?

— Je n'ai pas touché à un gant de baseball depuis une trentaine d'années. Et je

ne suis pas très habile, comme tu peux le constater, ajoute Chris en laissant échapper la balle.

— L'important, c'est de s'amuser !

Chris porte l'adolescence à merveille. L'Illuminé est un enfant qui a refusé de grandir. Il aurait préféré demeurer auprès de ses parents plutôt que d'avoir à se taper une partie de baseball. Mais sa mère est très stricte : quand on commence quelque chose, que ce soit un livre, un film ou même un sport, on se rend jusqu'au bout.

Michel s'approche de nous.

— Je peux me joindre à vous, les gars ?

Chris me remet la balle.

— Allez, je vous laisse tous les deux. J'en ai assez pour l'instant. J'ai atteint mon seuil d'incompétence !

Je suis nerveux : je me lance à la balle avec Michel Bernard, mon père.

— À quelle position joues-tu dans ton patelin ? demande Michel.

— Un peu partout, mais je suis surtout un lanceur, dis-je.

Et je n'ai pas menti. Heureusement, il ne m'a pas questionné sur la ville où je suis censé habiter...

— Vraiment ? dit-il, surpris, viens donc avec moi.

Il m'entraîne au monticule, se rend en trotinant au marbre, puis il rabaisse son masque.

— Vas-y David ! Montre-moi ce que tu as dans le ventre, crie Michel, maintenant en position accroupie.

J'effectue quatre lancers, tous différents : une courbe, une balle tire-bouchon, une balle-papillon (que Michel ne peut saisir) et une rapide.

Après la démonstration, que j'espère concluante, Michel retire son masque et s'avance vers moi.

— C'est incroyable ! Qui t'a enseigné tout ça ?

Midi moins quart. Mais seulement dans quelques années.

— Nous avons de bons instructeurs de lanceurs là d'où je viens, dis-je finalement.

Nous rejoignons les autres membres de l'équipe pour une courte réunion.

Je me sens léger comme tout : j'ai impressionné mon père !

Je déchanté lorsque l'on m'apprend que je commencerai la partie sur le banc. Au moins, Chris joue au champ droit, là où, espère-t-il, il aura le moins de balles possible.

— Hé, Bernard ! dit Bergeron.

— Qu'est-ce qu'il y a, Bergeron ? dis-je.

— Michel Bernard, j'ai dit ! Ta blonde vient d'arriver...

— Tais-toi le Nez ! crache Michel.

Une jeune fille, délicate, souriante, blonde comme les blés, s'assoit sur un banc, avant de faire un bref salut de la main. Ce ne peut être qu'ELLE.

Michel et moi, nous lui rendons la politesse, ce qui soulève les soupçons chez l'autre.

— Tu connais Madeleine ? me demande Michel.

— Bien, euh...

L'entraîneur Michaud nous rappelle à l'ordre.

— O.K., les Bernard. Vos affaires de cœur passent après le sport. C'est vu ?



Le bâton sur l'épaule, Chris passe près de moi, au banc.

— Tu vas rire, David, me chuchote-t-il à l'oreille.

Il s'amène au marbre. Il s'installe du côté gauche et attend. Il s'élançe deux fois dans le vide avant de frapper faiblement la balle jusqu'au lanceur.

Mais, au lieu de courir vers le premier but, il s'envole en direction du troisième but et entreprend de faire le tour à l'envers pour glisser au marbre, où l'officiel le déclare retiré.

— Encore ? crie-t-il pendant que je ris aux larmes.

L'entraîneur Michaud, lui, ne la trouve pas drôle du tout.

— Chris, tu reviendras à la prochaine partie. David, au champ !

Chris court légèrement jusqu'au banc où il prend ses affaires.

— Tu n'avais pas besoin de faire ça, dis-je.

— Pourquoi pas ? Je me suis amusé. En plus, je n'ai pas ma place sur le terrain. Je préfère te voir à mon poste. Pour ma part, mon intérêt est chez moi.

Au moment de s'éloigner, il me crie :

— David, ne crains rien : je ne me jetterai pas dans la piscine, cette fois-ci !



Je suis tellement excité à l'idée d'aller au bâton devant mes futurs parents que je

rate complètement la balle à ma première présence.

En quatrième manche, mes nerfs calmés, je catapulte la balle de l'autre côté de la clôture, à 205 pieds du marbre pour donner les devants à mon équipe. Le compte est de 6-5 dans la partie.

En cinquième et dernière manche, le lanceur partant, Denis Bolduc, montre des signes de fatigue. Il donne, coup sur coup, deux buts sur balles. L'entraîneur Michaud demande un temps d'arrêt à l'arbitre du premier but.

Je vois bien que Denis a l'épaule raide. J'espère qu'ils penseront à moi.

Lorsque le groupe au monticule se tourne en ma direction dans un même mouvement, j'ai compris. Michel est derrière tout ça, j'en suis persuadé.

L'entraîneur me donne la balle tandis que Bolduc me remplace au champ.

— Comme tout à l'heure, David. Confiance ! me dit Michel.

J'effectue mes lancers. Je jette un coup d'œil à Madeleine. Elle n'est plus seule maintenant. Une autre fille de son âge est assise à ses côtés.

Je suis prêt.

Peut-être pas tant que ça, finalement. Voulant trop bien faire, je lance quatre balles consécutives au frappeur adverse pour remplir les coussins.

Je n'ai plus le choix. Je songe à Michel, à Madeleine, à Chris. C'est le temps !

Trois prises plus tard, le match est terminé.



De la galerie de sa maison, Chris nous invite, Michel et moi, à rencontrer ses parents. Nous empruntons les larges marches de l'escalier de ciment qui fendent le gazon en deux.

— Papa, maman, voici David Bernard, le cousin de Michel.

Je ressens de la fierté dans la voix de Chris.

— Alors, on a gagné ? demande-t-il à Michel pour ne pas le laisser en retrait.

— Oui, 6-5, répond-il, excité. T'aurais dû voir David. Son répertoire de lancers est incroyable !

N'en jetez plus, la cour est pleine ! Les compliments m'embarrassent. Mais si ça vous chante de continuer...

— C'est vrai. On peut dire qu'il est en avance sur son temps, dit Chris, un sourire en coin.

— Pas trop forts, les pee-wee !

La voix vient de la rue. Un garçon rôde en vélo.

— C'est Big Debigaré, un casse-pieds, me dit Michel.

Un peu plus âgé que nous, un peu plus grand, mais pas plus gros, mince comme une feuille, il ne doit son surnom qu'à une contraction subtile de son nom de famille...

— Debigaré ! Va donc te promener ailleurs. On était tranquilles avant que tu arrives ! crie Michel.

— Ouais. Le calibre de jeu a baissé depuis que je suis parti. Pas fort-fort ! répète-t-il.

— Debigaré, dis-je, on joue encore dimanche après-midi.

— Si tu penses que j'ai du temps à perdre à regarder des pee-wee faire semblant de jouer au baseball.

— C'est facile d'être brave dans la rue ! La partie commence à 14 heures. Si tu oses te présenter, bien sûr.

Ma remarque le pique au vif. Orgueilleux, le Big Debigaré.

— O.K. ! Je rirai encore plus de vous autres ! crie-t-il en s'éloignant.

Il revient devant la maison comme s'il avait oublié quelque chose

— Euh... 14 heures... c'est le soir, ça ?

— C'est 2 heures, dit Chris.

— Pourriez pas parler français comme tout le monde ? bougonne Big.

— Ah non ! Il va être sur notre dos tout l'après-midi, se lamente Michel, après le départ de l'autre.

Je le rassure.

— Je verrai personnellement à ce qu'il ne nous embête pas longtemps, le coq...

Dans la cour du petit Roi du baseball, il n'y a pas de place pour les poules mouillées !

John et Paul

Vendredi, 13 août 1971.

JE COMMENCE À M'HABITUER À L'ANNÉE.
Assis à la table, je déjeune seul, le journal ouvert devant moi, à la section des sports. Il est relativement tôt, pas encore 7 heures. Trop excité par mon exploit de la veille, je ne peux plus dormir.

Michel doit encore roupiller. Ses parents se lèveront bientôt. Je me laisse imprégner par la quiétude de la maison.

Le ciel est couvert de nuages. Une pluie fine tombe.

J'essaie de me remémorer la fenêtre panoramique du salon, mais je n'y parviens pas. Mon cerveau me renvoie seulement l'image des trois petites fenêtres et des rideaux de toile.

J'ai même oublié certains détails de la maison. De quelle couleur est le tapis du

salon ? Quels motifs décorent le prélat dans la cuisine ? De quelle façon sont agencées les carreaux de céramique dans la salle de bains ?

Tous ces détails font – faisaient ? feront ? – partie d'un décor si familier que je ne les remarque plus.

Et d'autres questions surgissent.

Que se passe-t-il actuellement en 1999 ? Le temps est-il arrêté ? La vie continue-t-elle son cours normal ? Y a-t-il d'autres personnes comme Chris et moi qui ont entrepris ce voyage dans le temps ?

Cher Chris... Je lui ai dit au restaurant :

— Malgré toutes tes études, tous tes voyages, tu n'es même pas capable d'expliquer un phénomène aussi simple que cette éclipse du temps !

L'important, a-t-il répondu, ce n'est pas de comprendre. On ne peut absolument rien y faire. Nous sommes ici. C'est tout.

Et j'ai l'intention d'en savourer chaque minute. Surtout après la soirée magique d'hier. Je me sens finalement accepté par Michel, pas encore comme un ami, mais au moins comme un peu plus qu'un simple cousin.

La porte de sa chambre s'ouvre. Une pensée m'effleure : et si Michel redevient

comme avant ? Je chasse cette idée impertune.

— David ? Que fais-tu debout à cette heure-là ? me demande-t-il, les yeux presque fermés et la bouche pâteuse.

Il n'a pas souri.

— J'avais le goût de me lever tôt et de lire le journal.

— Ah bon, dit-il simplement.

Il se rend à la salle de bains, en ressort quelques minutes plus tard. Cette fois-ci, ses yeux sont bien ouverts. Il se verse un verre de jus d'orange. Jus... il faut le dire vite. Ce sont des cristaux – c'est écrit sur la boîte de jus Start – qui, en principe, se dissolvent dans l'eau. J'ai bien dit : en principe. C'est infect ! Mon royaume pour du jus concentré et congelé !

Michel s'assoit sur la chaise voisine, la boîte de céréales Tintin sous les yeux. Il la regarde, fait la moue et la met de côté.

— Je commence à la savoir par cœur !

Il vide son verre d'un trait. Je referme le journal.

— Alors ? demande Michel.

— Alors, quoi ?

— Alors, David, qu'aimerais-tu faire aujourd'hui ? dit Michel, souriant.



Nous avons passé l'avant-midi à jouer aux échecs, sur la petite table, dans le salon. Nous sommes sensiblement de même calibre quoique Michel attaque plus souvent. Je réagis plutôt aux erreurs de mon adversaire.

La pluie a augmenté quelque peu au cours de l'avant-midi. Il n'est pas question d'aller dehors. Du moins, pour l'instant. Pourtant, un peu d'air me ferait du bien. Les cigarettes à répétition de Marie-Berthe m'ennuient. L'autre soir, les yeux me picotaient affreusement à cause de la fumée qui régnait dans la maison des Bernard. Michel, lui, ne s'en formalise pas...

— Est-ce que je peux téléphoner ? dis-je à Marie-Berthe.

— Oui. Tu veux appeler tes parents ? Ils ne sont pas encore de retour, tu sais.

— Non, je veux juste parler à Chris. J'ai besoin d'un renseignement.

Je signale, chiffre par chiffre, sur le cadran numérique, le seul numéro de 1971 que j'ai en mémoire, outre celui de Michel. Facile, ils n'ont que cinq chiffres !

Je me rappelle l'air perplexe de ma tante à ma première tentative au téléphone. À ce moment-là, j'ai appuyé sur les chiffres DANS le cadran du téléphone... Rien ne s'est produit. Marie-Berthe a dû me montrer comment utiliser l'appareil et composer les numéros, comme avec un petit enfant.

— Tu mets ton doigt dans le 2 et tu tournes la petite roulette, dans le sens des aiguilles d'une montre, jusqu'au bout. Puis tu enlèves ton doigt et tu laisses la petite roulette reprendre sa place...

C'était bien gênant.

Chris est à l'autre bout du fil, à l'heure prévue.

— Allo, Chris. C'est David. Tout va bien au stade ?

— Oui, merci. Beau temps pour une éclipse, n'est-ce pas David ?

Nous n'avons pas à prolonger la discussion. Je sais que Chris est demeuré en 1971. Nous avons convenu de ne pas nécessairement nous voir tous les jours, mais à tout le moins de nous téléphoner afin de bien nous situer dans le temps. Même si nous passons le plus de temps possible avec nos proches, c'est toujours avec un soulagement évident que nous entendons les mots clés : stade et éclipse.

Je raccroche. Michel n'est plus dans la cuisine. Sa porte de chambre est fermée. Peut-être veut-il que je lui fiche la paix ? À moins qu'il n'apprécie pas ce coup de téléphone à Chris. Est-il jaloux ?

La porte s'ouvre brusquement.

— T'as fini ? Tu viens dans ma chambre ?

Je suis aussi heureux qu'après ma performance au match de baseball; pour la première fois, je peux pénétrer dans le repère de Michel.

Je ne suis pas déçu. Les meubles, bien sûr, ne sont plus là. MES meubles. Il n'y a pas de télévision, pas d'ordinateur, pas de magnéto. Pas de climatiseur à la fenêtre non plus. Mais ça, je le sais depuis mon arrivée. Les nuits peuvent être chaudes, humides... et longues en 1971, tout comme en 1999.

Une grande bibliothèque est garnie de plusieurs bandes dessinées. Les Tintin, comme les Beatles, sont à l'abri du temps.

Au pied du lit, Michel a installé un appareil stéréo avec radio et enregistreuse pour cassettes.

Les fenêtres sont à guillotine, comme partout dans la maison. Les murs de la chambre sont peints d'un reposant vert pâle. Pas trop loin du ton de la mienne. Les trois affiches géantes des Beatles me font

sourire. À gauche du lit, une guitare repose sur un trépied.

Michel observe ma réaction. Je ne cesse de m'émerveiller.

— Ta chambre ressemble à la mienne. T'as pas idée, dis-je en m'approchant de la guitare, pour en toucher nonchalamment les cordes.

— Tu en joues ? demande Michel.

— Oui, je gratte de temps en temps.

— Je l'ignorais totalement. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ?

« Parce que tu ne voulais pas me parler, Michel. »

Je hausse les épaules.

Michel désigne les affiches des Beatles.

— C'est mon groupe préféré.

— Je sais...

— Comment ça ? reprend Michel, intrigué.

— Euh... je veux dire que c'est assez évident. Tu as également des disques, j' imagine, dis-je pour rattraper la bourde que je viens de commettre.

— Oui, j'ai toute la collection. J'en ai acheté quelques-uns. La plupart m'ont été donnés en cadeau par mes parents.

Michel retire le couvercle d'une grande boîte et me montre les disques.

Là, je retrouve avec émotion les microsillons des Beatles, les mêmes que ceux que j'écouterai dans vingt ans...

Je me mets à chanter faiblement « She loves you » en jetant un coup d'œil à l'endos de la pochette de « Twist and Shout ».

— Tu connais la chanson ?

— La chanson ?

— « She loves you »... Tu la chantais, là, il y a quelques secondes. Tu aimes la musique des Beatles ? dit Michel, revenant à la charge, trop content de trouver quelqu'un pour partager ses intérêts musicaux.

— Oui, c'est aussi mon groupe préféré, dis-je finalement.

— Tu racontes tout ça pour me faire plaisir...

— Pas du tout ! Je les aime beaucoup. Tiens, écoute.

Avec sa permission, j'emprunte sa guitare et je joue les premiers accords de la chanson. Je fredonne les paroles de « She loves you ».

Tapant dans les mains, Michel joint sa voix à la mienne.

Je fais Paul, il fait John.

Yeah ! Yeah ! Yeah !

Mado et Élise

LA PLUIE A CESSÉ. LE BULLETIN MÉTÉO PRÉVOIT UN DÉGAGEMENT EN FIN D'APRÈS-MIDI. On voit d'ailleurs poindre à l'horizon une bande de lumière qui repousse les nuages. Le temps demeure humide.

Grognant sur le dix-vitesses Targa, je dépasse Michel presque d'une tête. Lui, sur son Mustang, sourit à belles dents.

— Qu'as-tu contre mon Targa ?

— Tu me le prêteras la prochaine fois quand il fera beau, dis-je.

Le Mustang a une aile arrière qui empêche l'eau d'être projetée dans le dos du cycliste. Pas le Targa...

Nous nous rendons au parc. Déjà, le préposé s'affaire à préparer le terrain pour le match de la soirée. Le champ, tout en pelouse, est presque inondé. Avec comme seuls outils une pelle et un râteau, le prépo-

sé concentre ses efforts sur l'avant-champ, en terre.

— Je n'ai jamais été capable d'expédier la balle de l'autre côté de la clôture, dit Michel.

— Tu fais bon contact. Ne t'entête pas à viser le circuit et ça viendra un jour ou l'autre.

Il approuve d'un signe de tête.

— L'entraîneur me le répète toujours. Il n'y a eu que trois circuits depuis le début de l'année. Serge Langevin, des Pirates, ceux qu'on affronte dimanche pour la partie de championnat, en a réussi deux. Et Langevin est fort comme un bœuf. Et puis, il y a toi. Tu es de la même taille que moi. C'est quoi le secret ?

— Le synchronisme... et un peu de chance.

Quelqu'un s'approche. Le visage de Michel s'illumine.

— Salut, dit simplement Madeleine.

Enfin...

Ma première vraie rencontre avec ma mère alors qu'elle n'est qu'une adolescente. Je ne veux pas faire mauvaise impression et jouer les impolis. Aussi, je laisse parler Michel. Après tout, je ne la connais pas encore...

Je l'observe. Son corps commence à peine à se former. Elle est toute menue. Ses longs cheveux blonds lui tombent sur les épaules. Ils deviendront bouclés plus tard. Son visage est mince, son nez fin, sa bouche petite. Elle est mignonne comme tout ! Madeleine me jette de fréquents coups d'œil. Allez, Michel, quoi ! Il comprend.

— Mado, je te présente mon cousin, David. Tu l'as vu lancer l'autre soir.

Elle me tend la main. Ma mère me manque. Mado, l'ado, ferait malgré tout l'affaire.

— Je suis trrrrrès content de te rencontrer, Mado.

— Enchantée, David. Michel n'a pas arrêté de me parler de toi cette semaine.

C'est pour cela qu'il disparaissait chaque après-midi. Pour faire du charme à sa future femme.

— Mon amie doit me rejoindre ici. Je lui ai téléphoné il y a quelques minutes. Tiens, la voilà, dit Madeleine.

Elle vient de tourner le coin de la rue en vélo. Elle aperçoit Madeleine avec les deux beaux garçons que nous sommes. Elle freine longtemps d'avance.

— Pas facile d'arrêter lorsque les roues sont mouillées, dit-elle à Madeleine avec un sourire.

D'une façon toute élégante, elle replace derrière son oreille droite, ses longs cheveux noirs qui lui masquent une partie de son beau visage.

— C'est le cousin de Michel, dit Madeleine en me désignant des yeux.

Mais les présentations sont inutiles. Je sais. Peu importe l'époque, je l'aurais reconnue. C'est viscéral. Ses grands yeux bruns la trahissent.

— Salut Élise...

Figés dans le temps

JE VIS AU PRÉSENT LES HEURES LES PLUS EXTRAORDINAIRES DE TOUTES MES VIES CONFONDUES, PASSÉES ET FUTURES.

La journée est merveilleuse. Le temps est doux, les nuages complètement disparus. Jamais encore, me semble-t-il, le ciel n'a été d'un bleu aussi pur.

Élise, Madeleine, Michel et moi passons le reste de l'après-midi ensemble. Après une longue balade en vélo, nous convenons d'une partie de mini-golf. L'endroit est situé à moins de 500 mètres du terrain de balle.

— Et si on allait au restaurant et au cinéma ce soir ? suggère tout bonnement Madeleine, au 18^e et dernier trou.

— Pour quel film ? dis-je.

— C'est une histoire d'amour : « Love Story ». J'en ai vu des séquences l'autre soir, dit Michel.

— Ryan O'Neal est tellement beau, dit Élise à Mado, tout aussi excitée qu'elle.

Je frappe ma balle. Mon coup est parfait : la balle grimpe la pente, file entre deux tiges et pénètre directement dans la coupe. Mon exploit nous vaut, à tous, une partie gratuite... valide jusqu'en 1999, me précise le préposé en riant.



Les quatre cyclistes arrivent rapidement au centre-ville. Avant le restaurant, Michel nous entraîne dans un magasin; il a un projet en tête. Il sort un 25 cents de la poche de sa chemise. Il s'arrête devant la cabine photographique.

— Il faut immortaliser notre sortie.

Élise et Madeleine n'ont pas à insister pour me convaincre. Et puis l'idée d'être serrés comme des sardines dans une aussi petite cabine est loin d'être désagréable...

Les filles sont devant, les gars derrière.

— Prêts ? demande Mado, à qui Michel a confié son précieux 25 cents.

— Oui, disons-nous en chœur.

— On y va !

Trois fois, nous grimaçons devant la caméra. La quatrième est la bonne.



Dans la large banquette, au restaurant, Madeleine est en face de Michel, Élise se trouve devant moi. Nous optons pour la très grosse poutine, avec quatre fourchettes.

Madeleine sort la petite bande de quatre photos de son sac à main.

— On en prend chacun une ?

— On pourrait les couper, les mettre face contre table, les mêler et puis chacun en choisit une, suggère Michel.

C'est finalement moi qui fait le meilleur choix. J'ai pris la photo en haut, à gauche. C'est la quatrième et dernière, dans l'ordre. La meilleure de toutes : nous quatre, figés dans le temps... Je devrai la mettre en sûreté, quelque part bien à l'abri de la poussière.

— J'ai hâte de la montrer à ma mère, dis-je à la ronde, avec un large sourire.

— Elle est gentille, ta mère ? demande Élise.

— Oui, je l'aime beaucoup, dis-je en regardant Madeleine. Je ne l'ai pas vue depuis

une semaine et j'ai l'impression que ça fait presque trente ans.



Le repas est fini depuis belle lurette. Mado consulte sa montre.

— La projection débute dans une quinzaine de minutes. Si vous voulez nous excuser, dit-elle.

Élise l'accompagne à la salle de bains des dames. Nous les regardons s'éloigner.

— Une chance que tu es là, David, dit Michel. Parce que je ne pense pas que seul, j'aurais invité Madeleine au restaurant, encore moins au cinéma. Avec toi, c'est plus facile. Et je suis à l'aise pour t'en parler. Je n'ose pas trop discuter de ces choses-là avec mon père. Et toi ?

Oups !

— Ben, j'aimerais avoir cette chance...

— Et maintenant, on fait quoi ? reprend Michel sans relever ma remarque. Il fera noir dans le cinéma, il n'y aura pas grand monde : le film est à l'affiche depuis deux semaines. Je suis à côté de Mado et toi, tu seras avec Élise...

— Oui et alors...

Je vois où mon cousin-père veut en venir.

— T'aurais pas le goût, tu sais... d'embrasser Élise ? murmure Michel.

— Oui... Non... Tu crois ? Attends, là, c'est trop vite pour moi, dis-je sur le même ton.

— Allons, David. Je suis certain qu'elles doivent, elles aussi, parler stratégie dans la salle de bains.

— Mais je n'ai jamais embrassé de filles.

Michel ne répond pas tout de suite. Il me fait signe de m'approcher, puis il glisse :

— Moi non plus David ! Mais il y a toujours une première fois...

Et nous éclatons de rire. D'un rire nerveux...

Nous convenons de signes, comme au baseball. Si l'un de nous étire les bras, c'est qu'il est prêt à tenter sa chance. Nous mettons fin à nos plans, car les filles arrivent.

— Ça n'a pas été trop long sans nous, les gars ? dit Élise.

— Une éternité, les filles ! dis-je, amusé.

Une histoire d'amour

LE CINÉMA DU CENTRE-VILLE EST À CÔTÉ DU RESTAURANT. UNE GIGANTESQUE ENSEIGNE LUMINEUSE, AVEC L'INSCRIPTION CINÉMA LAURIER, S'AVANCE AU-DESSUS DE LA TÊTE DES PASSANTS SUR LE TROTTOIR. ON PEUT DIFFICILEMENT LA MANQUER.

À l'intérieur, je note peu de changements physiques. Le cinéma n'est ni plus grand ni plus petit.

C'est le comptoir-restaurant, à droite, à l'avant, qui me fascine. Il n'y a absolument rien là en 1999, sauf un panneau qui laisse deviner une quelconque activité, à cet endroit, dans le passé. Et j'y suis, dans le passé.

Le coût du billet me fait rigoler : 2 \$.

— Il en restera pour le pop corn et les boissons gazeuses, dis-je à Michel.

Si j'ai craint de ne pas boucler ma semaine avec 20 \$, je n'ai plus de raison de m'inquiéter. Il me reste encore 6 \$.

Les lumières s'éteignent. Nous sommes assis à la 15^e rangée, sur la gauche.

Pendant que le générique de « Love Story » défile sur l'écran géant, Michel et moi, échangeons un clin d'œil. Madeleine et Élise s'avancent et font de même...

Je sais, je les ai vues.

Je partage mon bras de fauteuil avec Élise. Mon bras gauche frôle et flirte discrètement et dangereusement avec celui, le droit, de ma future enseignante. Maintenant, ils sont appuyés l'un contre l'autre. Jamais je n'aurais pensé qu'un bras féminin pouvait me procurer autant de sensations.

L'heure file. L'horloge, aux aiguilles lumineuses, gracieuseté d'une compagnie de nettoyage de vêtements, nous rappelle que l'entracte aura lieu dans une quinzaine de minutes.

J'essaie d'attirer l'attention de Michel par de brefs coups d'œil. Élise intercepte l'un d'eux. Nos regards se soudent. Mon siège se dérobe sous moi. Partout, dans le cinéma, on doit entendre battre mon cœur. Dans ce qui me paraît être un effort surhumain, je m'étire, pour voir où en est Michel.

Il est occupé... à embrasser Madeleine, sans m'avoir averti, le traître.

Élise prend l'initiative des choses. Elle passe son bras autour de mon cou. Elle approche son visage du mien. Je sens son haleine fraîche et parfumée à la gomme Dentyne rouge, dont elle fait une grande consommation. Je suis quasi paralysé, mon corps faisant encore face à l'écran tandis que mes yeux fixent Élise.

Je ne dis pas un mot. Je ferme les yeux pour mieux me concentrer sur la sensation du doux et court baiser que pose Élise sur mes lèvres.

Électricité.

C'est le seul mot qui me traverse l'esprit à ce moment-là.

Je rouvre les yeux. Élise s'est à peine éloignée. Elle sourit amoureusement.

Je reprends le contrôle de mon corps. À mon tour de m'avancer, de mettre mon bras gauche autour des épaules d'Élise alors que ma main droite rejoint la sienne. Notre deuxième baiser est plus long, plus euh... humide.

Quelques instants plus tard, les lumières se rallument. Entracte. C'est Michel qui nous interrompt.

— Pssst. Roméo et Juliette... Il fait clair ! dit-il.

Nous avons entendu. Nos lèvres demeurent soudées encore cinq secondes, puis elles se laissent, repues.

— Ces messieurs se montreraient-ils galants en allant nous chercher quelque chose au restaurant ? Je boirais bien une orangeade... Qu'en penses-tu, Élise ? dit Mado.

— Bonne idée ! Moi, je prendrais du popcorn avec un Docteur Pepper, dit Élise à son tour.

— Du popcorn pour moi aussi, renchérit Mado.

J'ai la ferme intention de ne pas quitter mon siège tant que les lumières du cinéma sont allumées parce que voyez-vous... Mes yeux lancent un S.O.S. à Michel. Mais il est tout aussi désespéré que moi.

Je sors les 6 \$ de la poche de mon paletot et je les tends à Élise.

— D'accord, les filles : nous payons, mais vous allez chercher. Pour moi, ce sera la même chose que Michel.

Il ne leur laisse même pas le temps de protester.

— Moi aussi, comme David ! dit-il, avec une joie non dissimulée.

— Vous vous êtes passé le mot, je crois, dit Élise, un semblant de reproche dans la voix.

Et je ne me lève même pas pour laisser sortir les filles de la rangée.

— Je pense que c'était préférable ainsi, David, dit finalement Michel, soulagé.

— Ouais ! Disons que je suis bien ici, assis...

— Ça, tu l'as dit, Bouffi ! Au fait, t'as aimé « Love Story » ?

Je m'humecte les lèvres.

— Ryan O'Neal peut aller se rhabiller !

La nuit des perséides

LA VOIE LACTÉE QUI TRAVERSE LE CIEL, AU-DESSUS DE NOUS, EST UNE GALAXIE AVEC DES MILLIONS ET DES MILLIONS D'ÉTOILES COMME LE SOLEIL. TU CROIS QU'IL Y A DE LA VIE QUELQUE PART LÀ-BAS ? QUESTIONNE MICHEL.

— Quand on songe que, dans notre seul petit système solaire, il y a une planète qui abrite la vie, il serait horriblement prétentieux de prétendre qu'il n'y en a pas ailleurs. Quel espace précieux gaspillé !

Nous sommes appuyés sur la voiture d'Albert – une imposante Buick – dans l'entrée de la cour.

Michel a éteint la lumière extérieure de la maison pour mieux observer les étoiles. C'est une nuit de perséides. Nous assistons à un feu d'artifice céleste. Nous avons cessé de compter le nombre d'étoiles filantes, tellement elles sont nombreuses au rendez-vous.

Il est près de 23 heures. Nous venons de laisser Madeleine et Élise.

Nous restons là, de longues minutes, sans parler, à scruter le ciel étoilé. Je repense aux lèvres d'Élise. Je me rappelle ses confidences.

« — David, tu es le premier garçon que j'embrasse. Et, pour cette raison, je ne t'oublierai jamais, m'a-t-elle susurré, blottie dans mes bras.

— Même quand tu auras quarante ans ?

— Jusqu'à ma mort, a-t-elle promis.

— Ça ira pour quarante ans... »

La nuit est fraîche. Une nuit d'août 1971.

Michel étire les bras.

— Tu veux m'embrasser ? dis-je, sourire en coin.

Pour toute réponse, Michel me pousse légèrement, en s'esclaffant.

— Demain, c'est le match le plus important de notre saison. Si on gagne, on remporte le championnat. C'est toi le lanceur partant. L'entraîneur me l'a confirmé. Denis Bolduc n'est même pas capable de lancer un pois tellement son épaule le fait souffrir, dit Michel.

— Dommage pour Denis, dis-je, cachant difficilement ma joie.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Au même moment, une étoile filante traverse le ciel.

— Fais un vœu, David !

J'en ai plusieurs en tête. Que le miracle qui m'a conduit en 1971 se poursuive encore longtemps. Que ma belle Élise ne m'oublie pas comme elle me l'a promis. Que Michel et moi soyons les meilleurs amis du monde. Que Chris passe du bon temps avec ses parents. Que Madeleine file le parfait bonheur avec Michel. Qu'ils aient de beaux enfants comme moi...

Que...

Un autre souhait s'est rajouté. Instinctivement.

Que mon père ne meure pas du cancer...

Je suis bouleversé. Je détourne le visage pour que Michel ne me voie pas ainsi.

Je ne peux pas concevoir que ce jeune garçon en pleine santé, qui est avec moi, sera fauché dans la trentaine par cette maudite maladie.

Le souvenir de Michel, adulte, sur la bande vidéo, le corps malade, maigre, la tête dépouillée de tous ses cheveux, l'ombre d'un sourire aux lèvres...

— Alors, ton vœu ? demande Michel.

— Le tien avant...

Ma voix est enrouée.

Michel hésite un peu.

— J'ai souhaité que tu ne partes pas demain soir, que tu restes encore quelques jours ici. Je trouve qu'on s'entend bien. Je n'ai jamais vraiment eu de bons amis comme toi. C'est drôle la vie, hein ? Quand tu es arrivé, je ne voulais pas qu'on devienne copains. Je me suis habitué à ta présence, car tu ne t'es pas imposé à moi. C'est vrai aussi que mes parents m'ont parlé dans le creux de l'oreille... Je ne me trouvais pas bien correct en début de semaine. Mais faut me comprendre. C'était comme si je me protégeais. Je m'excuse. On aurait dû profiter de ces premières journées pour mieux se connaître. Tu m'apportes beaucoup...

Il fait une pause.

— Oui, je suis bien content que tu sois venu passer des vacances chez moi.

Je dois réfléchir avant de parler. Je suis tourmenté. Quand j'ai découvert que Michel était mon père, j'ai failli lui révéler la vérité sur mon voyage dans le temps. Après ses propos d'amitié, je veux tout lui dire. Je dois tout lui dire.

Il me croira.

Le bruit du craquement de mes jointures se perd dans la nuit. Je respire un bon bol

d'air frais. Les étoiles occuperont la même position en août 1999. J'en suis certain...

Certain qu'il ne me croira pas...

Cette conclusion me frappe de plein fouet. Comment moi, réagirais-je si, en 1999, mon cousin Martin m'apprenait qu'il vient de l'avenir, qu'il est mon fils qui remonte le temps pour en savoir davantage sur son père adolescent ? Je le fuirais tout simplement.

Je ne veux surtout pas courir le risque d'éloigner Michel.

— Alors, c'est quoi ton vœu ? insiste-t-il.

— C'est qu'on puisse demeurer amis très longtemps, dis-je.

Michel me sourit. Ce souhait lui fait plaisir.

— Et j'ai fait un autre vœu, dit Michel en regardant à nouveau les étoiles. Avec les histoires d'Apollo XV la semaine dernière, le développement de la technologie moderne, les bombes nucléaires, la pollution, je souhaite qu'on puisse tous voir l'an 2000. Moi, en tout cas, j'espère être là pour le début du prochain millénaire. Crois-tu qu'on y arrivera tous sains et saufs ?

Je hausse les épaules et je reporte mes yeux embués de larmes vers la Voie lactée.

Un sursis

L'ENTRAÎNEUR MICHAUD — QUI N'A TOUJOURS PAS RASÉ SES LARGES FAVORIS... CURIEUSE MODE ! — RÉUNIT SES JOUEURS UNE DEMI-HEURE AVANT LE DÉBUT DE LA PARTIE, FIDÈLE À SON HABITUDE.

— O.K., les gars. Je ne veux pas vous mettre de pression sur les épaules, mais s'il y a un match qu'on n'a pas le droit de perdre, c'est bien celui-là ! Vous n'avez pas travaillé aussi fort toute la saison pour vous écrouler devant les Pirates. Les gars, ne sabordez pas votre été. Ne me décevez pas. Je n'attends rien de moins qu'une victoire.

— Une chance qu'il ne nous met pas de pression, me dit Chris à l'oreille.

— David, tu prends le monticule aujourd'hui. Jolibois, tu restes avec moi sur le banc. C'est vu ?

— Un après-midi pour le moins excitant, dit Chris. Mais là, vous allez m'expliquer

de quel côté courir sur les buts. Ça pourrait m'être utile dans l'avenir.

L'entraîneur Michaud l'ignore carrément et envoie ses petits hommes se dégorger les muscles. Il fait presque 85 degrés Fahrenheit. Les joueurs se dispersent. Chris m'entraîne à l'écart.

— Tu sembles inquiet... C'est le match ?

— Penses-tu ? Je dois partir ce soir, à bord de l'autobus, pour rejoindre mes parents à l'extérieur. Des parents que je ne connais même pas, dis-je.

— Ce serait une erreur. Il faut demeurer dans la région. Trouve-toi une raison. Arrange-toi avec Michel pour qu'il parle à ses parents; ils pourront insister auprès des « tiens ». S'il le faut, tu coucheras chez moi. On a beaucoup de place, assure Chris.

Je rejoins Michel. J'effectue mes lancers sans trop de conviction. Même la présence de Madeleine et d'Élise, près du banc des joueurs, ne parvient pas à me motiver. Albert et Marie-Berthe nous saluent, la cigarette à la main, et prennent place auprès des filles.

Arrivé en scooter, avec deux amis, Big Debigaré s'installe du côté du banc des Pirates et commence déjà à nous narguer.

— Vraiment pas trop forts les pee-wee. Vous êtes chanceux que je ne sois plus dans

votre catégorie. Vous ne seriez pas de taille, crie Big.

Je ne réplique rien. Son tour viendra. Michel, par contre, paraît agacé.

— Caucus, les gars ! dit l'entraîneur Michaud.

Je marche sans enthousiasme jusqu'à l'abri. Michel est sur mes talons.

— Hé, Michel ! Viens ici une minute, dit Albert.

Après une brève discussion, Michel nous retrouve. L'entraîneur Michaud répète le même discours que tout à l'heure : pas de pression, mais il faut gagner !

Je me fiche du résultat du match. Tout ce qui m'importe, c'est ce qui m'arrivera, une fois chez moi, chez mes autres « parents »...

Le match s'engage devant une trentaine de personnes. Le soleil brille, avec quelques nuages dans le ciel.

Les Pirates profitent de ma nonchalance pour marquer des points dès la première manche. Le colosse Serge Langevin pince ma rapide sur le nez et claque un circuit de deux points. Pendant qu'il fait le tour des buts, Big Debigaré applaudit.

— Pas forts, les Bernard ! crie-t-il. Langevin, c'est pas difficile de frapper des ballons de plage. Je pourrais faire pareil, un

bras dans le dos.

Langevin accepte les félicitations de ses équipiers qui l'attendent au marbre. Quand il passe à la hauteur de Debigaré, il lui lance :

— Laisse-nous donc jouer tranquilles, Pig !

Je vous jure : c'est ce que j'ai entendu ! Michel vient à ma rencontre.

— Tu n'as pas de mordant sur tes lancers. Que se passe-t-il ?

— C'est rien, dis-je, craignant que mon nez ne s'allonge.

— Je sais ce qui te tracasse. Mon père voulait te le dire après la partie, mais autant que tu le saches tout de suite : tu peux rester !

— Pardon ? dis-je, pas certain d'avoir bien compris, une oreille tendue aux insultes de Pig.

— Tu peux rester ! Mon père a appelé le tien et ils se sont entendus pour que tu demeures avec nous une autre semaine. Alors, ne pense plus à quitter ton Élise et concentre-toi sur la partie, bon sang !

Michel m'assène un petit coup dans l'estomac. C'est comme si on m'avait retiré 200 kilos – je ne sais pas comment ça fait en livres de 1971 – de mes épaules. J'ai droit à un sursis.

Mais en attendant, il y a un championnat à gagner.

Pouf ! Pouf ! Pouf ! Je retire le frappeur suivant sur trois prises. David est de retour ! En rentrant au banc, je pointe longuement Debigaré du doigt.

— Ton heure approche, Pig...

L'affrontement

L'ENTRAÎNEUR MICHAUD TIENT UN RAPIDE CONCILIABULE AU MILIEU DE LA TROISIÈME MANCHE, AVANT QUE SON ÉQUIPE NE RETOURNE AU BÂTON.

— Les gars, vous êtes trop silencieux sur le banc. Criez au lanceur pour le déconcentrer, ordonne-t-il avant de nous laisser pour reprendre sa position près du troisième but.

Le lanceur adverse est un redoutable adversaire, avec ses balles à effet. J'ai été le seul joueur de mon équipe à frapper un coup sûr.

— Quel est son nom ? dis-je.

— Karl Labrecque, répond Michel.

— Quoi ? Midi moins quart ? Pas étonnant qu'on soit en difficulté !

— Comment tu l'as appelé ? demande Bergeron.

— Ben... Midi moins quart. Mais je...

J'ai trop parlé. Parce que Bergeron, ce petit diable, saute à pieds joints sur l'occasion.

Il se hisse sur le banc et met ses mains en porte-voix, son long nez pointant le lanceur.

— Midi moins quart ! Midi moins quart !

Les autres joignent leur voix à la sienne.

— Midi moins quart ! Midi moins quart !

crient-ils.

Chris et moi demeurons silencieux au bout du banc tandis que nos coéquipiers se moquent de Karl Labrecque.

— Labrecque, il est quelle heure ? crie Bergeron, en penchant la tête.

— Midi moins quart ! Midi moins quart !
répondent les autres.

— Les enfants sont cruels, murmure Chris.

Je m'en veux terriblement. C'est donc moi, la source de cet horrible surnom.

Je fais une promesse intérieure : ne plus jamais appeler Karl Labrecque de cette façon. Je me rends compte à quel point cela peut être humiliant.

Toutefois, la malheureuse tactique de Bergeron porte fruit. En fin de troisième manche, un double à la clôture de Michel pousse deux As au marbre : le compte est alors de 2-2 avec deux manches à compléter.

À mon retour au monticule, comme prévu, je suis à nouveau injurié par Big Debigaré.

— Bernard ! Ta petite balle, je l'enverrais encore plus loin que Langevin, prétend-il.

Ses deux copains sautent gaiement dans le jeu de Debigaré.

— T'as peur de Big ! Mauviette ! dit l'un.

— Big te mettrait dans sa petite poche arrière, Bernard ! clame l'autre, un Sévigny, je crois.

Les trois graines d'adolescents exaspèrent les spectateurs et les joueurs des deux équipes.

Je demande un temps d'arrêt à l'arbitre. Comme l'entraîneur Michaud s'avance pour s'enquérir de la situation, je lui fais signe de demeurer dans l'abri.

Je pointe un index provocant en direction de Big.

— Debigaré ! On est tous écoeurés de t'entendre crier. Si t'es si fort que ça, prouve-le ! Ici, sur le terrain. Prends un bâton et essaie de frapper la balle !

Difficile, maintenant, de reculer, hein, mon Big ? Tout le monde le regarde. Même l'arbitre ne juge pas nécessaire d'intervenir. Il retire son masque.

— D'accord, mon homme, j'ai juste hâte que ça finisse pour que j'arrête d'arbitrer à tout jamais. Et puis, fais ça vite : l'hiver com-

mence le 21 décembre, dit Daniel Caron, en remettant son masque.

Michel prend position. La défensive se prépare.

— Non ! Personne derrière moi. Il ne touchera pas à la balle ! dis-je à l'intention des joueurs.

La foule, qui a eu jusqu'ici un match assez terne à se mettre sous la dent, s'anime avec cet épisode croustillant que j'assaisonne de moutarde.

Alors que les autres joueurs quittent le jeu, Debigaré retire sa chemise et montre un torse bruni par les longues journées passées sous les rayons du soleil. Il est tellement maigre que je pourrais compter ses côtes.

Debigaré sélectionne un bâton parmi ceux des Pirates. Il en soupèse plusieurs avant d'arrêter son choix sur un bâton-bouteille, un nom justifié en raison de sa forme.

— Au jeu ! crie l'arbitre.

Big Debigaré pratique quelques élans, de façon agressive.

— T'as tout le terrain à toi, Big. Il suffit de toucher la baballe !

Avec son bâton, il fait mine de me couper la tête. Il est juste à point. Je l'entreprends avec une courbe à l'intérieur qui touche le coin du marbre.

— Prise ! crie l'arbitre.

Big ne s'est pas élancé. Une bonne décision, malgré tout, de sa part. Il doit bien m'étudier un peu...

— Lave-toi les yeux, si tu veux voir clair, dit-il, méprisant, à l'arbitre.

Michel demande la balle-papillon. Je place mes jointures sur la balle et j'effectue le lancer.

Le bâton de Big ne passe même pas près de la balle, ce qui suscite une clameur parmi la foule et les joueurs. Mais je l'ai à peine vu : une lumière fulgurante m'a aveuglé.

— Debigaré, rhabille-toi ! crie Élise.

Il se retire de la boîte des frappeurs.

— Toi, la gréliche, t'as intérêt à te la fermer !

J'ai bien entendu la remarque. J'ignore ce que signifie être une gréliche, mais je constate, à l'air insulté d'Élise, qu'il ne s'agit guère d'un compliment. Je n'accepte pas qu'on manque de respect envers mon amie.

Michel me demande un changement de vitesse. Je refuse le signal. Ce sera une rapide, une rapide à l'intérieur. Très à l'intérieur. Dégagées, les oreilles, mon Big ?

Et la balle file à l'endroit même où je vise : au-dessus de la tête de mon adversaire.

Et toujours cette lumière aveuglante.

Debigaré évite le projectile de justesse en s'écrasant par terre. Il soulève un tas de poussière et... de sarcasmes.

Il se redresse aussi vite, comme un ressort, et s'avance rapidement vers moi.

— Tu feras pas ça deux fois avec moi, le jeune ! gronde-t-il, le bâton toujours dans les mains.

À mi-chemin, il se ravise. Serge Langevin, qui était près du troisième but, s'est planté devant moi, comme un garde du corps. Furieux, Debigaré rebrousse chemin.

Michel envoie la balle doucement à Langevin qui l'attrape à mains nues. Le colosse la dépose dans mon gant.

— Fais-nous donc plaisir. Finis-le pour qu'on en soit tous débarrassés !

Quel gentil géant !

Il retourne à sa place. En le suivant du regard, je devine la source de la lumière dérangeante : les amis de Big Debigaré ont chacun un miroir à la main. Ils veulent me déconcentrer. À la guerre comme à la guerre.

Je peux me permettre de gaspiller un lancer. Je m'élance, non pas vers le marbre, mais directement vers eux. La balle file et frappe le grillage protecteur, devant eux.

Dans un cri de stupeur, ils lâchent leur miroir.

Sept ans de malheur !

Et je prends le risque...

— Deuxième balle, annonce l'arbitre, pince-sans-rire.

Tout est en place pour le dernier chapitre de l'affrontement. Un changement de vitesse pour déculotter Big Debigaré. Je regarde vers le banc adverse. Karl Labrecque, qui suit attentivement le jeu, approuve d'un signe de tête. Qui d'autre que lui pouvait deviner mes intentions ?

La balle n'a pas franchi la distance que le bâton de Debigaré traverse déjà le marbre. Emporté par son élan, déséquilibré, il tombe à la renverse.

— Troisième prise ! Retiré ! crie l'arbitre.

Je pointe mon index vers mon adversaire défait, le pouce relevé, comme un revolver; je fais mine de tirer, et je souffle sur mon doigt encore fumant. J'ai fait mouche !

Triomphant, je crie ma joie alors que les joueurs des DEUX équipes m'entourent pour me féliciter.

Big Debigaré, lui, lance son bâton par terre, dépité et enragé.

— Pas trop fort, mon Pig ! hurle Chris.

— Tu vas me payer ça, Bernard, grognott-il en ramassant sa chemise.

Ses deux amis au miroir ont déguerpi. Debigaré débarrasse les lieux, poussé par les moqueries des gens.

— Bon, dit l'arbitre. Puisque tout est réglé, si on poursuivait notre partie; les feuilles des érables virent au rouge.

Que le temps s'arrête

LE POINTAGE EST TOUJOURS DE 2-2 EN FIN DE QUATRIÈME MANCHE. JE SUIS AU BÂTON. KARL LABRECQUE LANCE LA BALLE. TOUT DE SUITE, IL VOIT LE DANGER ET CRIE :

— Attention !

Mais l'avertissement vient trop tard. Encore une fois, je fige sur le tir et la balle rebondit avec force sur mon casque protecteur. Je m'écroule par terre.

Je me sens entre deux mondes. Les voix m'arrivent pêle-mêle. J'ouvre faiblement les yeux et je vois les visages jeunes et vieux de Karl Labrecque, d'Audrey-Kim Carrier, de Michel, de l'arbitre Daniel Caron, dont les deux versions – nouvelle et ancienne – secouent la tête...

Les images se confondent, puis le corps de Michel se précise.

— Ça va aller, David ? dit-il inquiet.

Je suis sonné. On m'aide à me relever. Je fais quelques pas, lentement. Oui, ça ira, pour l'instant. Je cours légèrement jusqu'au premier but.

— Excuse-moi, David. La balle m'a glissé de la main, dit Karl avec sincérité.

— C'est rien, Midi moins...

Je me ravise aussitôt.

— C'est rien Karl. Je suis sûr que ce n'était pas intentionnel.

Le lanceur me réserve un sourire de gratitude.

— Tu as bien travaillé Debigaré. J'aurais utilisé les mêmes lancers.

— Oui, je sais, dis-je. Tu feras un bon entraîneur un jour, Karl !

— On reprend le match, les gars ? dit l'arbitre Daniel Caron qu'un rien impatient.

Michel est le prochain frappeur de l'alignement. Il frappe le troisième tir avec force dans l'allée de droite.

Je cours à toutes jambes. Je contourne le deuxième but; l'entraîneur Michaud, au troisième but, me crie d'y aller en cinquième vitesse jusqu'au marbre.

Le jeu est serré. La balle arrive légèrement avant moi, mais, telle une anguille, je me faufile sous le gant du receveur.

— Sauf ! crie l'arbitre.

Je suis submergé de bras. Nous menons 3-2 avec une seule manche à jouer.

— Plus que trois retraits et on est les champions, dit Michel en me donnant la balle à notre retour en défensive.

Nerveux, excité, après deux retraits faciles, je perds la cible des yeux. J'accorde deux coups sûrs et un but sur balles.

Les buts sont remplis pour le colosse Serge Langevin. Comme dans les vues ! Surtout, pas de rapide au-dessus du marbre. Je lance deux courbes consécutives pour des prises. Mon changement de vitesse touche le sol avant le marbre. Je risque une rapide à l'extérieur. Sagement, Serge Langevin ne mord pas à l'hameçon et laisse passer la deuxième balle.

C'est le temps d'un autre changement de vitesse, comme pour Big Debigaré.

Erreur... Langevin, en fin observateur, attend la balle de pied ferme, la frappe. Le son est franc, sec. Sans pardon. Elle franchit la clôture...

— Fausse balle ! crie l'arbitre.

Par un cheveu...

— Allez, David ! T'es le meilleur ! crie mon ami Chris, du banc des As.

Langevin reprend sa position au bâton.

— Bien essayé, lui dis-je.

Il hausse les épaules.

— Une prochaine fois, peut-être, me dit-il en souriant.

Mais mon tir est trop haut. Le compte est complet : trois balles, deux prises.

Avec le revers de ma manche, j'essuie les gouttes de sueur sur mon front. J'accepte le signal de Michel; ce sera une courbe à l'extérieur, mon meilleur lancer.

La balle toujours dans mon gant, je prends une pause pour regarder dans les gradins. Albert et Marie-Berthe grillent cigarette sur cigarette... Madeleine et Élise se rongent les ongles.

— On est derrière toi, David ! lance Élise, en m'envoyant la main.

Ce sont des moments comme ceux-là qui s'inscrivent dans une vie. J'aimerais que le temps s'arrête... Personne n'a sa caméra vidéo ?

— Au jeu ! crie l'arbitre.

Avec mon majeur, j'applique la pression sur la balle pour qu'elle tournoie correctement.

J'ai la brève impression d'avoir déjà vécu cet instant, et je vise la cible offerte par mon receveur.

Désarçonné, Langevin regarde la balle passer au-dessus du marbre. Il sait. Moi aussi. L'arbitre aussi.

— Troisième prise !

Et c'est la ruée vers le monticule !

Les joueurs des As me hissent sur leurs épaules; j'ai droit à un tour d'honneur devant les spectateurs qui apprécient notre démonstration de joie.

Revenu sur terre, je donne une longue accolade à mon receveur, cousin, ami et père, Michel. En retournant à notre banc, Michel soulève sa casquette pour saluer Madeleine et Élise. Je l'imité.

— Salut les gars ! dit Mado.

...

Le souvenir de la dernière séquence de la bande vidéo...

Merde !

Je ne veux pas retourner en 1999

ASSIS SUR LE BANC, LE GILET MOUILLÉ À LA SUITE DE LA DOUCHE DE LA VICTOIRE — UN RITUEL ACCORDÉ AU MEILLEUR JOUEUR DE LA RENCONTRE — JE TENTE DE ME REMETTRE DE MES ÉMOTIONS.

Malgré la leçon d'humilité servie à Big Debigaré, la conquête du championnat, l'amitié de Michel, l'amour d'Élise, je n'arrive pas à chasser l'inquiétude et la peur qui me tenaillent.

Je ne veux pas retourner en 1999 !

Michel et Chris m'entourent tandis qu'Albert et Marie-Berthe s'amènent.

— Bravo les gars ! Nous sommes fiers de vous ! À propos, Élise et Madeleine mangent avec nous. Elles sont parties se changer; elles devraient être à la maison dans une dizaine de minutes. Alors, dépêchez-vous, dit Marie-Berthe.

L'oncle Albert me montre son paquet de cigarettes, l'air navré.

— David, comme convenu, ceci est mon dernier paquet...

Avant le match, j'ai fait un pari avec lui : si nous gagnions le championnat, il cessait de fumer. Marie-Berthe a préféré s'abstenir.

— Je ne fais pas de promesses que je ne peux pas tenir, moi, m'a-t-elle dit en visant son mari, qui n'en est plus à une tentative près.

Ça sera toujours ce petit bout-là de gagné.

Ils quittent les lieux à leur tour.

— Attendez !

Je cours vers eux et je les enlace, comme un petit-fils le ferait avec ses grands-parents.

— Merci de m'avoir accueilli. Je ne l'oublierai jamais.

Ils sont étonnés de ma réaction émotive.

— Ça nous fait tellement plaisir, David. Et également à Michel. On est contents que tu restes avec nous quelques jours de plus, dit Albert.

Je retourne auprès de Michel et de Chris, toujours au banc des joueurs. Nous nous abreuvons un bon coup.

— Bon, faudrait penser à y aller, dit Chris.

Nous empruntons le petit chemin de terre sur le terrain vacant, là où aurait dû se trouver le court de tennis.

De plus en plus, mon esprit m'impose des images de 1999. J'essaie de les chasser, de les combattre, sans aucun succès. Elles me harcèlent.

Nous marchons maintenant dans la rue : Chris évoque le match avec Michel, je suis au centre... de leur discussion. Je les écoute d'une oreille distraite.

Mon attention est plutôt préoccupée par un bruit. Un bruit de petit moteur. Je lève les yeux au ciel pour chercher, en vain, un avion. Le bruit se rapproche sensiblement. Je ne peux l'identifier ni en trouver la provenance.

Du coin de la rue, nous apercevons les parents de Chris, assis sur la galerie. Ils agitent les bras. Le père de Chris se dirige vers son auto pour saluer avec des coups répétés de klaxon, le championnat des As.

Nos cris répondent à ce bruyant concert.

Quelque chose ne va pas. Mme Jolibois nous fait de grands signes. Chris et Michel, eux, rient de bon cœur. Le klaxon de la voiture couvre les cris de la femme.

Un bruit domine le tintamarre de M. Jolibois. Le bruit du petit moteur. Je l'en-

tends clairement. Il se rapproche rapidement. Derrière nous.

Je me retourne vivement. Big Debigaré, les yeux fous, fonce directement sur nous avec son scooter.

Dans un même geste, je repousse violemment Michel et Chris. Je ne peux éviter complètement la charge.

Le scooter me frappe au niveau de la hanche. Je ne ressens pas de douleur. C'est plutôt comme une gigantesque main qui m'attrape par le collet et qui me soulève lentement dans les airs.

Je ferme les yeux, appréhendant le choc lorsque je toucherai le sol.

Je ne peux réprimer un gémissement de désespoir tandis que je m'enfonce dans un long puits noir. Un très long puits noir...

Troisième partie

Le 8 août 1999

Le retour

MES DOIGTS S'ENFONCENT DANS LE SABLE.
 EN OUVRANT LES YEUX, J'ESPÈRE TROU-
 VER MICHEL ET CHRIS.

Je vois Karl Labrecque, adulte, et mon receveur, Audrey-Kim Carrier. L'arbitre Daniel Caron secoue la tête; ses rides affichent un air soucieux.

Mon entraîneur m'aide à me relever.

— Amenons-le à l'abri, dit-il.

Désorienté, je dévisage Karl. Une demi-heure plus tôt, nous étions de la même taille. Maintenant, Midi moins quart me dépasse d'une tête et quart.

Nous passons devant le dernier banc des spectateurs. Ma mère Madeleine et Élise s'y trouvent. Je les évite du regard. Elles n'ont plus 13 ans.

L'arbitre Daniel Caron expulse le lanceur des Orioles, Kevin Girouard, pour tentative

de blessure.

Encore ébranlé, je demeure dans l'abri. Karl Labrecque envoie un coureur suppléant au premier but. Ses Cardinaux ont ainsi trois joueurs sur les sentiers et deux retraits. Le compte est de 3-2 en faveur de nos adversaires.

Alexandre Cimon est au bâton. Presque accidentellement, il frappe une balle derrière le deuxième but et fait marquer deux points pour donner la victoire et le championnat à son équipe.

Tous se précipitent sur lui. Terrifié et peu habitué à une telle réaction d'enthousiasme à son égard, il fuit ses propres joueurs ! Ils finissent par le rattraper et le soulever dans les airs. Rassuré sur leurs intentions, Alexandre profite de son moment de gloire.

Je ne me joins pas aux célébrations. Le gant à la main, je quitte l'endroit.

Le championnat ne signifie plus rien pour moi.

Il n'y aura pas d'autre semaine en compagnie de Michel pour se lancer la balle, pour chanter des chansons des Beatles, pour jouer aux échecs, pour aller au cinéma, pour parler sous les étoiles, pour sortir avec Élise.

Je ne peux emprunter le petit chemin de terre : le court de tennis se dresse devant moi.

Je suis revenu.

Michel, mon père, est mort il y a huit ans.

Un 8 août...



Je passe les trois journées suivantes dans ma chambre. Je ne veux rencontrer personne. Ni Karl Labrecque qui s'inquiète de ma santé ni Audrey-Kim Carrier ni les autres joueurs de mon équipe.

Je ne sors de ma chambre que pour les repas. Repas très peu copieux, il faut le dire.

Ma mère Madeleine tente, par tous les moyens, de me faire parler sans y parvenir.

Je suis dans un état second. Au cours de l'été, lors d'une même journée, j'ai lancé deux parties de suite. J'ai eu l'impression qu'on m'arrachait le bras avec chaque lancer, vers la fin du deuxième match. J'ai surmonté la douleur pour terminer la rencontre. Là, je suis complètement vidé. Je n'ai plus aucune énergie à la suite de cette épreuve du temps.

Je n'écoute aucune musique. Ma guitare demeure immobile et silencieuse sur son

trépied. J'ai même rangé le trophée avec la balle à la marque bleue, dans un tiroir. Je ne veux plus le voir.

Je ne lis aucun journal, aucune nouvelle qui me rappelle que nous sommes en 1999. À 13 ans, je suis devenu un ermite.

J'essaie de mettre mes souvenirs par écrit. J'y renonce après les premières lignes.

Émotivement, je n'ai pas encore digéré le voyage temporel. Le retour en 1999 est infiniment plus pénible que l'arrivée en 1971.

Le destin m'a gratifié d'une chance inimaginable. Cruel, il me la retire.

Ce qui me torture, c'est le doute. Ma mère m'a raconté que j'étais resté inconscient pendant la durée de l'éclipse totale, soit environ cinq minutes. Ai-je vraiment vécu pendant quelques jours en 1971 ou bien l'ai-je seulement rêvé ? Je n'ai pas de réponse.

*

— David, me dit ma mère au déjeuner, j'aimerais tant t'aider. Mais tu te refermes comme une huître; je ne t'ai jamais vu comme cela. Je suis là à tes côtés et je me sens complètement inutile.

— Maman, tu n'es pas en cause. J'ai des problèmes que je dois régler moi-même. Ce n'est pas grave, je t'assure, dis-je d'une voix monocorde, sans la regarder.

J'ai déjà été plus convaincant.

— Si au moins on discutait. Ça te ferait du bien, insiste-t-elle, en cherchant à accrocher mon regard.

— C'est inutile, maman. Tu ne me croirais pas, dis-je en serrant les dents.

Le téléphone sonne dans la maison. Ma mère consulte l'horloge au mur. Il est à peine 8 heures 30. Qui peut bien appeler à une heure aussi matinale, en plein cœur de la semaine ?

— David, c'est pour toi, dit ma mère en me tendant le combiné.

— Je ne suis là pour personne, dis-je à voix basse.

C'est mon nouveau discours depuis ces derniers jours. Il n'y a aucun abonné à ce numéro.

— C'est le même homme qui appelle depuis lundi.

— Je veux juste qu'on me laisse tranquille, dis-je, las.

Elle ne s'entête pas. Elle me connaît trop.

— David est occupé pour l'instant. Je peux prendre le message ?

La réponse à l'autre bout du fil paraît la surprendre.

— Vous voulez que je lui dise ça ? De la part de qui ? Ah, il va savoir...

Elle prend un crayon et un papier, et écrit. Je m'approche d'elle pour savoir quel peut bien être ce message. Je ne peux déchiffrer ses gribouillis. Je m'engouffre dans ma chambre.

— C'est d'accord. Je le lui dirai. Au revoir.

Ma mère raccroche. Elle me rejoint, un petit bout de papier en main.

— Tu as enlevé tes affiches des Beatles ? remarque-t-elle.

— Oui, dis-je, sans donner d'explications.

— Le message de l'homme au téléphone était assez spécial. Il avait une voix bizarre, plutôt éraillée.

Je ne manifeste que peu d'intérêt pour ses remarques.

— C'est bien parce qu'il a fortement insisté pour que je te livre son message. C'est même insensé. Si tu comprends quelque chose, tu me l'expliqueras : « Beau temps pour une éclipse, hein David ? »

Un éclair ne m'aurait pas fait sursauter davantage !

— Comment ? Comment ? Comment ?
C'est quoi le message ? dis-je en criant.

— « Beau temps pour une éclipse, hein David », relit Madeleine.

— Chris ! dis-je, debout, les bras au ciel.

— David ! Je te défends d'utiliser ces mots dans cette maison, s'indigne ma mère. Garde-les pour le terrain de balle !

— Tu n'y es pas. Chris, c'est un ami. Un ami que j'ai perdu de vue depuis plusieurs années. Où est-il ? dis-je, excité, serrant les bras de ma mère.

— Chez lui toute la journée... J'aimerais bien savoir...

Pas le temps ! J'ai déjà quitté la chambre et la maison. Je me précipite chez Chris Jolibois, l'Illuminé.

Les retrouvailles

JE PIQUE LE SPRINT DE MA VIE. UNE FOIS CHEZ CHRIS, JE COGNE. QUE DIS-JE ? J'ENFONCE LA PORTE DE TROIS COUPS.

Un homme au menton pointu ouvre. Cheveux courts, fraîchement rasé comme en témoignent les petites plaques de sang séché dans son cou, avec chemise à manches courtes et cravate de couleur bleue, comme les pantalons. Il est pieds nus. Me suis-je trompé de maison ?

— Euh... Chris Jolibois est ici ?

L'homme me sourit avec bienveillance.

— Le voyage de retour n'a pas été trop pénible, David ? Beau temps pour une éclipse ! me dit Chris.



Nos retrouvailles sont chaleureuses. Assis sur la galerie, nous rattrapons le temps perdu.

Chris me raconte sa version de l'accident.

— Quand tu m'as poussé avec force, pour éviter la charge de Debigaré, j'ai perdu l'équilibre. Ma tête a heurté le sol. J'ai repris conscience, tout trempé, sur le bord de la piscine. Un homme, d'une laideur repoussante, collait sa bouche contre la mienne; il m'a réanimé. En un éclair, j'ai compris que j'étais revenu en 1999. Quelqu'un m'a raccompagné à la maison. Je ne sais même pas qui, tellement j'étais sous le choc. La nuit que j'ai passée, David ! J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. C'était horrible. J'avais perdu mes parents une seconde fois. J'imagine que c'était la même chose pour toi avec ton père...

Ému, j'approuve d'un hochement de tête. Il poursuit son récit :

— Mais mon deuil, cette fois, ne s'est pas éternisé. Je repensais à cette semaine passée avec mes parents. Ils n'arrêtaient pas de me dire leur fierté d'avoir un fils comme moi. Ils me rappelaient également à quel point la vie était précieuse et qu'il ne fallait pas la gaspiller. J'ai alors ressenti une grande

paix intérieure. En mémoire d'eux, j'ai juré de reprendre ma vie en main. Une bonne douche plus tard, les idées bien en place, je me suis cherché un boulot. J'ai décroché un poste comme animateur dans une maison de jeunes. Je me suis aussi inscrit à l'université, pour terminer mes études en histoire. Et me voilà... J'ai essayé de te joindre toute la semaine, mais ta mère me disait que tu n'étais pas à la maison.

— Physiquement, j'y étais. Pas mentalement. Chris, je ne voyais pas de lumière au bout du tunnel, dis-je d'une voix troublée.

Je sens l'explosion imminente. Chris m'enlace et me serre contre lui. Comme un père le ferait pour consoler son fils.

Et je pleure. Le déluge ! À inonder un terrain de balle.

La dernière fois que j'ai pleuré ainsi, c'est quand j'ai réalisé que mon père ne reviendrait jamais à la maison.

Chris me tend un mouchoir.

Je me sens mieux. Beaucoup mieux. Je ne suis plus seul. Chris est là.

Mon regard fixe l'infini.

— Est-ce vraiment arrivé ? Avons-nous remonté le temps ?

Mon ami ne peut que hausser les épaules.

— Je souhaiterais tellement te dire que oui, nous avons passé une semaine en 1971... De ce côté, je ne suis d'aucun secours. Toutes les explications sont à envisager. Qui sait ? Peut-être avons-nous partagé un même rêve, une même hallucination ? Des preuves de notre voyage ? Il n'y en a pas. C'est ce que ma tête ne cesse de me répéter. Mais mon cœur, lui, le sait. Mon esprit me projette l'image de nous quatre, au restaurant, en 1971. Figés dans le temps... Suis-je bête ? Le plus bête de tous les adolescents ! La photo.

Placard à souvenirs

J'ENTRE DANS MA MAISON COMME J'EN SUIS SORTI : EN COUP DE VENT. JE DESCENDS AU SOUS-SOL, MES PIEDS MARTELANT LES MARCHES DE L'ESCALIER.

L'atelier de ma mère est au fond de la pièce. D'un geste rapide, j'arrache de leur support, plus que je ne retire, le marteau, un tournevis, une petite scie et une lampe.

Je grimpe les marches quatre à quatre et me précipite dans la chambre d'amis. Heureusement, l'absence de ma mère – que je constate – me permettra de travailler sans être inquiété.

Je lui expliquerai, peut-être, un jour.

J'ouvre la porte du placard, qui sert de rangement pour les vêtements d'hiver. Sans ménagement, avec ou sans leur cintre, je les projette sur le lit.

Voilà, la voie est libre pour mes « travaux ».

Je referme derrière moi la porte. Je m'accroupis dans la partie étroite du placard. J'installe la lampe entre mes genoux; son puissant faisceau éclaire le mur. Je me sens isolé, comme dans une bulle temporelle, comme si le temps n'avait aucune emprise sur moi. Je pourrais tout aussi bien me trouver en 1971 qu'en 1999...

Je saisis le marteau d'une main; de l'autre, j'appuie le tournevis sur le mur, à moins d'une dizaine de centimètres du plancher. Je frappe une première fois.

Pas assez fort.

Allez les cœurs !

Le tournevis s'enfonce au deuxième coup. Fébrilement, je répète le même manège pour agrandir l'ouverture.

La scie prend la relève. Je n'ai pas besoin de faire un grand trou, juste assez pour y glisser ma main.

L'excitation me gagne. Je suis dégoulinant de sueur au point que je pourrais tordre mon chandail.

Et si «elle» n'est pas là ?

De quoi je me mêle, l'imagination ?

Cette pensée décuple mes forces et la scie trace son chemin dans le mur, comme un couteau chaud dans du beurre.

Je ne termine pas mon carré : avec le marteau, j'enfonçe le mur. Que ma mère me pardonne !

D'un geste vif, je retire les morceaux qui entravent mes recherches. La poussière me fait éternuer à plusieurs reprises.

— À mes souhaits ! dis-je à voix haute.

Ma main part à la quête du trésor. J'aurais dû agrandir la brèche, car mon poignet se blesse sur les bords. Tant pis, je serre les dents et je continue. Je n'en suis pas à une égratignure près.

Mes doigts, comme une araignée, arpentent le passage.

Une fois, deux fois, trois fois.

Le désespoir commence à m'envahir. C'est impossible : ELLE est là ! ELLE doit y être !

Je me revois, au même endroit, dans la même position, en train de pratiquer une toute petite ouverture, avec la discrétion d'une souris, après notre soirée de cinéma, en 1971...

Je pousse ma main encore plus loin, éraflant davantage mon poignet.

Mes doigts ont effleuré quelque chose ! Ils essaient de l'agripper, mais l'objet s'en échappe, comme s'il tentait de fuir, le gremlin.

Je devrai utiliser à nouveau la scie pour pouvoir manœuvrer plus facilement. La rapidité foudroyante du marteau fera l'affaire. Tant pis pour l'esthétisme du mur qui en a déjà pris un sale coup. J'essaierai de maquiller les dégâts pour ne pas éveiller les soupçons chez ma mère. Derrière une affiche des Beatles bien placée, par exemple.

Deux coups de marteau plus tard, je trouve finalement ce que je cherchais, ce que j'espérais.

Sa vue m'arrache un cri de joie.

Je respire difficilement dans cet espace fermé. Les battements de mon cœur s'accélérent alors que je retire délicatement la pellicule de plastique qui entoure le morceau de carton protecteur plié en deux. Je pense à la publicité qui vante cet article «qui retient la fraîcheur».

Et je fonds en larmes devant cette photo de quatre petits visages d'ados bien sympathiques du début des années 70.

Pourquoi ma mère a-t-elle choisi ce moment précis pour ouvrir la porte du placard ?

✱

Je n'ai pas pu expliquer à ma mère les raisons de mes «rénovations», malgré ses multiples questions. Que puis-je répondre ? Et je ne lui ai pas parlé de la photo; ça n'aurait fait qu'empirer les choses.

Elle est toutefois plus heureuse et soulagée de me voir revenir dans le monde des vivants que fâchée que j'aie creusé un trou dans un mur...

J'en ai su un peu plus long sur le David Bernard de 1971 en abordant la question par un pieux mensonge.

— Midi moins... Non ! Je recommence : Karl Labrecque me racontait l'autre jour qu'il avait joué, plus jeune, contre papa, au baseball. Il m'a parlé aussi d'un cousin, David, je crois, qui était un lanceur. Très bon, à ce qu'il a dit...

— Je suis contente que tu laisses tomber ce surnom ridicule. Tu devrais dire à tes coéquipiers d'en faire autant, me signale ma mère.

Ce que je promets sur mon cœur.

Ma mère me confirme que David a passé quelques jours en vacances chez Michel. Il a laissé une très forte impression chez ceux qui l'ont connu. Particulièrement chez Élise.

— C'est le premier garçon qui l'ait embrassée, dit ma mère.

Je sens le rouge me monter aux joues. Une question me brûle les lèvres : Élise lui a-t-elle dit s'il embrassait bien ? Je devrais peut-être le demander un jour à la principale intéressée. Mais j'ai peur de sa réponse...

Ma mère me rappelle les grands moments de cette semaine. David et Michel ont joué dans la même équipe et ont gagné le championnat. Mais en rentrant à la maison, en pleine rue, un fou a voulu les renverser en scooter. En poussant Michel hors du danger, David a absorbé le choc. Il a perdu conscience et n'est revenu à lui qu'à l'hôpital. Il n'était pas trop amoché. Seule sa mémoire a été affectée : tous les événements de la semaine précédente ont été effacés.

Comme si quelqu'un d'autre avait pris sa place ? Je garde cette réflexion pour moi.

Contrairement à ce qui avait été prévu, David est rentré chez lui dès le lendemain. Il n'a pas gardé contact avec Michel. Ses parents ont déménagé à l'autre bout du pays au cours de l'hiver suivant. Michel était bien déçu de la conclusion de leur histoire d'amitié. Il s'était attaché à son cousin. Du moins, celui qu'il avait connu pendant cette semaine du mois d'août 1971.

— D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si tu portes ce prénom, David, me dit-elle, en

me remettant le trophée avec la balle à la
marque bleue...

Épilogue

J'AI PASSÉ TOUTE LA SOIRÉE AU TÉLÉPHONE.
J'AI DONNÉ DES NOUVELLES À MON AMI,
CHRISTOPHER-XAVIER-JOSEPH JOLIBOIS.

— Allo, Chris ? C'est David. Tout va bien au stade ?

On a rigolé, bien sûr.

Puis, j'ai téléphoné à Karl Labrecque pour le remercier de son enseignement au baseball, que cela m'avait été bien utile et qu'il était le meilleur lanceur que j'aie jamais affronté. J'ai raccroché... avant de dire d'autres bêtises.

Mon receveur, capitaine et amie, Audrey-Kim Carrier était la prochaine sur ma liste. Je lui ai demandé si elle voulait sortir avec moi, demain. Je lui ai parlé d'une partie de mini-golf; j'ai encore mon billet valide pour une partie gratuite jusqu'en 1999. je m'en suis servi pour protéger la photo. J'ai hâte de voir la tête du préposé ! Notre sortie se

terminerait par un petit souper au restaurant et un film : «Le champ des rêves».

Elle m'a trouvé divinement rétro...

Je me suis aussi excusé, de vive voix, auprès de mon cousin Martin. Je l'ai invité à passer toute la semaine prochaine avec moi. Je lui ai préparé un programme d'activités qui ne lui laissera pas une seconde de répit.

Ma mère pense que je lui donne une deuxième chance. C'est plutôt lui qui m'en accorde une autre. J'ai plein de choses à me faire pardonner.

Et puis, on ne sait jamais... C'est peut-être mon fils venu du futur !

Alain M. Bergeron



Je connais bien David Bernard. C'est un bon gars, un peu solitaire par contre, qui demeure près de chez moi. J'ai joué au baseball avec son père, Michel, dans ma jeunesse. Je me souviens de la conquête du championnat de 1971 (vous n'étiez sans doute pas né !) Les cousins Bernard étaient les meilleurs : David au monticule, Michel derrière le marbre. C'est en regardant David lancer un certain 8 août, juste avant l'éclipse, que j'ai eu l'idée d'écrire un reportage sur cette étrange coïncidence. Spontanément, David m'a raconté toute son histoire. Son récit est devenu ce roman. A-t-il vraiment vécu cette aventure? Je ne saurais le dire. Qui sait jusqu'où peut nous entraîner notre imagination. En tout cas, lui en est convaincu.

J'ai d'ailleurs une copie de la fameuse photo des quatre amis ensemble. Quatre visages souriants : Michel, Madeleine, Élise et David ; figés dans l'éternité. À treize ans. En 1971...

C'était un 8 août, un roman à lire en écoutant l'album *Abbey Road* des Beatles. Ça ne peut pas être meilleur.

